

DIVERS POEMES DE I. DV BELAY, GENTILHOMME ANG.

*partie Inuentions, partie Tradu-
tions, & la plus part non
encor' imprimez.*



A P A R I S,

De l'Imprimerie de Federic Morel, rue S.Ian
de Beauvais, au Franc Meurier.

M. D. L X V I I .

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

44001

SONNET.

Comme de fleurs le Printemps enuironne
Le gay chapeau de son chef verdissans,
Comme l'Esté d'espics est iaunissant,
Comme les fructs enrichissent l'Automne,
Comme en couleurs l'Arc celeste foisonne,
Comme en ioyaux l'Inde est resplendissant,
Comme en sablons Pactol est blondissant
Comme le Ciel d'estoilles se couronne,
Ainsi i'ay peingt de mille nouveautez
Cest œuvre mien : & si telles beautez
Ne sont par tout également plaisantes,
Les fleurs, les bleds, les fructs, & l'arc des cieux,
Perles, sablons, estoilles reluysantes
Egalement ne plaisent à noz yeulx.



S V R L E P A P A T D E P A V L E I I I .



O M M E apres la cruelle rage
 D'un long & violent orage,
 Lors que Proté meine paissant
 Des flots le troppeau blanchissant
 Parmy les humides campaignes,
 Et que sur les haultes montaignes
 Blanche d'escume on voit nager
 Le Nocher à rame laissee,
 Qui tenant la voyle abaissee,
 Paslit pour le futur danger,
 si la Bonasse reuenue
 Chasse la pluuieuse nue,
 Descourant aux flots aZurez
 Du Soleil les rais desirez,
 Chacun des mariniers à l'heure
 De si grand' frayeur se rassere,
 Et donnant aux membres laissez
 Par le repos, nouuelle force,
 Auec le beautemps s'efforce
 D'oublier les trauaux passez.
 Comme apres la guerre felonne,

D I V E R S P O E M E S

Quand la furieuse Bellonne
Secouée d'une fiere main
Son foet souillé de sang humain,
Et lors que le Dieu de la guerre
Rouïant le fer, remplit la terre
De feu, de sang, & de fureur,
Si la Paix, ceste vierge belle,
Vient chasser la guerre cruelle
Au milieu d'une telle horreur,
Le fer homicide s'arreste,
Et des cris l'horrible tempeste
Cesse tout court : le peuple espars
Se rassemblant de toutes pars
Peu à peu reprend assurance
Et d'une nouvelle esperance,
Consolant son mal ennuyeux,
Met fin à la longue tristesse,
Croyant ses pleurs en allairesse
Estre tournez avec les cieux.
Et comme apres la froide BiZe,
Quād l'horreur qui tout casse, et brise,
Les lacz & fleuves englassant,
Des troncs effueillez va froissant
Les haults sommets, & de sa rage
Les longs bras nouüalleux oultrage,
Si apres cest hyuer cruel
Sur le Mouton, ou sur la croppe
Du Taureau, qui rauit Europe,
Se descouure l'Astre annuel,
Aux rais de sa tressē doree,
La campagne recoloree

Du teint de ses plus belles fleurs,
 Se repeingt de mille couleurs :
 Et Progne & Philomene encore
 Saluant la vermeille Aurore,
 Chassent tout ennuy langoureux,
 Et font qu'avec la saison neufue
 Chacun plus allaire se treuue,
 Plus content & plus amoureux.
 Ainsi la saincte Nef Romaine,
 Qui dessus ceste mer mondaine
 S'est veüe agiter si souuent
 Par l'effort d'un contraire vent,
 Et ceste saincte espouse encores
 Qui or' suë, ores tremble, & ores,
 Entre tant d'ennemis cruelz
 Paslit de se voir sur la teste
 Ceste guerre, ceste tempeste,
 Et cest hyuer, continuelz,
 Voyant cesser telle menasse,
 Et du ciel serener la face,
 Bien tost espere avec les cieux
 Changer son enfer odieux,
 Et de changer bien tost espere
 Son triste hyuer en primeuere,
 Sa guerre en longue seureté,
 Ses pleurs en ioyeuse allaire,
 Et en honnorable richesse
 Sa miserable pauureté.
 Et ce change se fait en elle
 A cause d'un Nocher fidele,
 Que Dieu pitoyable a commis

D I V E R S P O E M E S

Parmy tant de flots ennemis
Au gouernail de la Nauire.
Graces à toy, souuerain Sire,
Moteur du Ciel, fidele espoux
De ton espouse, eternel Pere,
Pere benin, paix, & lumiere,
Et guyde vniuersel de tous.

Qui nous as donné de ta grace
Vn saint Pilote qui embrasse
La Verité : & qui Seigneur,
Ialoux de ta gloire & honneur,
Entend tes secrets, & luyt comme
Vne claire lampe dans Romme,
Et soubs l'heureux gouernement
Duquel, & sa bonté notoire,
Le Monde chantera la gloire
De ton Nom, eternellement.

Cestuy par exemple & doctrine
Remplira d'une Amour diuine
Les chastes & nobles esprits,
Et vainqueur rauira le prix
Aux ennemis de ton saint Temple,
Demonstrant d'un egal exemple
Sa iustice & deuotion,
Qui autre chose ne desire,
Que chasser loing de son empire
L'erreur, & la sedicion,
Que seme la bande heretique
Parmy le troppeau Catholique,
Et sera ce diuin Pasteur
De reduire premier autheur

Norz cœurs à la vraye lumiere,
 Et à la saincte loy premiere
 Que nous a donné Iesus Christ.
 Et puis fera d'un cœur sans vice
 Vn pur & deuot sacrifice
 De luy & nous au Sainct Esprit.
 Chanson, tu n'es pas suffisante
 Qu'un humble pasteur te presente
 Deuant vn Pasteur souuerain,
 Digne, qu'une plus docte main
 Consacre au temple de memoire
 Son loz, ses vertus, & sa gloire.
 N'ayant donc ce bien merité
 Tien toy loing d'une grandeurtelle,
 Et va baiser, si lon t'appelle,
 Pieds, & mains de sa saincteté.

LA NYMPHE DORMANTE
 A LA FONTAINE DE
 Pape Iules III.

Bien fut iadis la chasteté craintive,
 Seule n'osant par les bois s'egarer,
 Où sur les eaux, de peur d'y demeurer
 De quelque Dieu peu chastement captiue.
 Des Dieux cornus la grand' troppe lasciue
 Ne permettoit les Nymphes s'asseurer
 Feust au repos, feust pour desalterer
 Du long trauail la chaleur excessiue.

D I V E R S P O E M E S

Donques pourquoy est mon dormir si long,
Ce qu'autre Nymph^e en seurté ne fait onc?
Cesse passant de t'en donner merueille.
Iules qui peut les Dieux mesmes fascher,
A commandé qu'au pied de ce rocher
Et seule, & nue, & chaste ie sommeille.

E L L E M E S M E A P R E S la mort du Pape.

Ce n'estoit pas le sommeil, qui fermoit
Si longuement ma paupiere ferree:
Donques pourquoy suis-ie tant demeuree
Tenant fermé l'oeil qui point ne dormoit?
Iadis mon eau, qui craintive souloit
Des yeux mortels se tenir separee,
Pour estre plus des hommes assuree.
Dessous ces monts secretement couloit.
Depuis voyant que l'honneur de mon onde,
Iules, par toy estoit publique au monde,
Mes yeux honteux n'ont o^zé voir le iour.
Mais puis qu'aux tiens la lumiere est faillie,
Pour n'estre plus de vergongne assaillie,
Je m'en retourne à mon premier seiour.

D E S F E V Z D E I O Y E faictz à Rome, l'an 1554.

Comme Neron chantoit le feu de Troye,
Ioyeux de voir du sommet d'une tour

Rome brusler, & rouërt tout au tour
 Des grands palais la flamme qui ondoye:
Rome qui doit encore estre la proye
 D'autres Nerons, Rome qui doit vn iour
 D'vn autre sac voir perdre son seiour,
 En faict desia les sanglants feuz de ioye.
La miserable avec ses propres mains
 Attize, helas, par ses cantons Romains
 Les mesmes feuz qui luy feront la guerre:
 Feuz allumez des torches du tombeau
 Pour celebrer le nuptial flambeau,
 Qui doit brusler l'Espaigne & l'Angleterre.

DV IOVR DE NOEL.

L A Terre au Ciel, l'homme à la Deüte
 Sont assemblez d'vn nouveau mariage:
 Dieu prenant corps, sans faire au corps outrage,
 Naist aujourdhuy de la virginité.
La Vierge rend à la Diuinité
 Son saint deposit, dont le Monde est l'ouurage,
 Mais aujourdhuy il a fait d'avantage,
 S'estant vestu de nostre humanité.
Il a plus fait: car si du corps humain
 Tenant la vie, & la mort en sa main,
 Il s'estrendu mortel par sa naissance,
 Ne s'est-il pas luy mesme surmonté?
 Cest œuvre là demonstre sa puissance,
 Et cestui-cy demonstre sa bonté.

AV PAPE, LE PREMIER
jour de l'An.

SOIT desormais sous tes clefs enferree,
Pere Ianus, la Thracienne horreur,
Le fer, le sang, la flamme, & la fureur
De trois cent fers pieds & mains enferree.
Viue la vierge au vieux siecle adoree,
De Iupiter Saturne soit vainqueur,
Regne Pallas sur le Dieu belliqueur,
Cede le fer à la saison doree.
Le gouuerneur du grand troupeau Romain
De sang Francois, Espanyol, & Germain
Ne voye plus la campagne arrousee.
En lieu de sang son âge plus heureux
Voye couler par les champs plantureux
Le laict, le miel, la manne, & la rousee.



LA MONOMACHIE DE
DAVID ET DE
Goliath.



Eluy en vain se vante d'estre fort,
Qui aveuglé d'une ire outrecuidee
Ne voit combien peu sert un grand
effort,
Quand de raiso la force n'est guidee.

L'humble foibleesse est volontiers aydee
De cestuy-la, qui donne la victoire:
Mais du hautain la fureur debridee
Pert en vn coup & la force, & la gloire.

Ny le canon, ny le glaive trenchant,
Ny le rempart, ny la fosse muree,
Ont le pouvoir de sauver le meschant,
Dont le Seigneur la vengeance a iuree.
Les fiers torrens n'ont pas longue duree:
Et du sapin, umbrage des montaignes,
La hauteur n'est si ferme & assurée,
Que l'arbrisseau, qui croist par les campagnes.

O Dieu guerrier, Dieu que ie veulx chanter,
Ie te supply, tens les nerfz de ma lyre:
Non pour le Grec, ou le Troyen vanter,
Mais le Berger, que tu voulus eslire:

MONOMACHIE

Ce fut celuy, qui s'opposant à l'ire
Du Philistin mesprisant ta hautesse,
Monstra combien puissante se peut dire
Dessous ta main vne humble petitesse.

Toy, qui armé du saint pouvoir des cieux
Deuät l'honneur, et les yeux de la Frâce
Dontas iadis l'orgueil ambicieux,
Qui sa fureur perdit au camp d'outrance:
Puis que tu as de ce Dieu cognoissance,
Qui des plus grands a la gloire estouffee,
Escoute moy, qui louiant sa puissance
Te viens icy eriger vn trophee.

Le Philistin, et le peuple de Dieu
S'estoient cäpez sur deux croppes voisines.

Icy estoit assis le camp Hebrieu:
Là se monstroient les tentes Philistines:
Quād vn guerrier flambant d'armes insi-
Sorty du camp du barbare exercite, (gnes
Vint desfier, et par voix, et par signes,
Tous les plus forts du peuple Israëlite.

Vingt et vingt fois ce braue Philistin
Estoit en vain sorty hors de sa tente,
Et nul n'aspire, à si riche butin:
Dont Saül pleure, et crie et se tormenté.
Où est celuy (disoit-il) qui se vente
De s'opposer à si grand vitupere?
A cestuy-la ma fille ie presente,
Et affranchis la maison de son pere.

O Israël, iadis peuple indonté,
Où estoit lors ceste grande vaillance,
Dont tu auois tant de fois surmonté

Les plus gaillards par le fer de ta lance?
 Las, il fault bien, que quelque tienne offense
 Eust prouoqué la vengeance diuine,
 Puis que ton cœur eut si foible défense
 Contre vne audace & gloire Philistine.

On voit ainsi de peur se tapissant
 Par les buissons les humbles colombelles,
Qui ont de loing veu l'aigle rauissant
 Tirer à mont, & fondre dessus elles.
 Alors ce fier avec sifflantes ailes
 Ores le hault, ores le bas air trenche:
 Et craquetant de ses ongles cruelles,
 Raude à l'entour de l'espineuse branche.
 Tel se monstroit ce guerrier animé.
 Et qui eust veu la grandeur de sa taille,
 Il eust iugé ou vn colosse armé,
 Ou vne tour desmarcher en bataille.
 Son corps estoit tout herissé d'escaille:
 D'airain estoit le reste de ses armes.
 Le fer adonq, & l'acier & la maille
 N'estoient beaucoup vsitez aux alarmes.
 Son heaume fut comme vn brillant escler,
 Sur qui flottoit vn menaçant pennache:
 Nembroth estoit protract en son boucler:
 Sa main bransloit l'horreur d'une grand'
 Ainsi armé, par cest moyēs il tasche(hache).
 Son ennemy à la campagne attraire:
 Mais Israël en ses tentes se cache,
 Epouanté d'un si fier aduersaire.
 O (disoit-il) fuyarde nation,
 Nourrie au creux des antres plus sauvages,

MONOMACHIE

Qui as laissé ton habitation
Pour labourer noz fertiles riuages,
Où est ce Dieu, où sont ces grands courages,
Dont tu marchois si superbement haulte?
Voicy le bras vengeur de tant d'outrages,
Qui te fera recognoistre ta faulte.

Ie suis celuy, qui avec ces deux mains
Me feray voye au celeste habitacle.
Lequel des Dieux, ou lequel des humains
Osera donc s'opposer pour obstacle?
O sotte gent, qui pour vn faulx miracle,
Te vas paissant de ces raines merueilles:
Ce n'est pas moy, que la voix d'un oracle
Si doucement tire par les oreilles.

Où est celuy, qui batailloit pour toy,
Ie dy celuy, qu'Israël tant honnore?
Que ne vient il s'opposer contre moy,
Qui autre Dieu, que ma force n'adore?
Pauure soldat, qui sur toy verras ore'
D'un rouge lac ceste plaine arrousee,
Mieux te valust en tes desers encore
Viuoter d'eau, & de blanche rousee.

O gaillard peuple! ô hardy belliqueur
Parmy les bois, ou sur quelque montaigne?
Est-ce ton Dieu, ou bien faulte de cœur,
Qui te defend descendre à la campagne?
Vn cœur vaillant, que la force accompagne,
En vn rempart volontiers ne se fie.
Si quelqu'un donq' en la vertu se baigne,
Voicy au camp celuy, qui le desfie.
Comme en vn parc, qui est enuironné

Du peuple oisif à quelque iour de feste,
 Le fier taureau au combat ordonné
 Deça dela va contournant sa teste:
 Ce Philistin, qui au combat s'appreste,
 Brauant ainsi de menaces terribles,
 Faisoit flotter les plumes de sa creste,
 Remplissant l'air de blasphemmes horribles.

Le camp Hebrieu tremblant à ceste fois
 D'un teint de mort alla peindre sa face,
 Criant au ciel d'une publique vois,
 Venge Seigneur, la sacrilege audace
 De ce cruel, qui ton peuple menace.
 Lors le seigneur esbranlant sa main dextre,
 Donnoit aux siens un signe de sa grace,
 Heureusement tonnant à la senestre.

Et sur le champ apparoistre lon voit
 Un Bergerot à la chere esueillee:
 Sa panetiere en escharpe il auoit,
 Et à son bras sa fonde entortillce.
 Lors des deux camps la tourbe esmerueillee
 D'un œil fiché, en bêant le regarde,
 Quand d'une grace au danger aueuglee
 Le gay Berger au combat se hazarde.

Mais quand ce fier vint à le regarder,
 Si brauement marchant par my la plaine,
 D'un ris amer se prit à l'œillader,
 Et de le voir plaignoit quasi la peine.
 Puis tout soudain d'une audace hautaine
 Se renfrongnant en horrible furie,
 Haussa la teste, et d'une vois loingtaine
 Le suruenant par tels mots il escrie:

MONOMACHE

Dy moy cherif, de ta vie ennuoyé,
Petit bout d'homme, & honte de nature,
Queltien hayneux t'a icy enuoyé,
Pour estre faict des corbeaux la pasture?
Tu me fais honte, ô vile creature,
Quand ie t'aguigne, & quand ie me contemple.
Si mouras tu. ô la belle auenture,
Pour en dresser la despouille en vn temple!
Mais que ne vient sur ceste arene icy
Ce fier Saül avec sa lance? voire
Ce fort Abner, & ce Ionathe aussi,
A qui son arc a donné tant de gloire?
C'est là, c'est là, que ma vertu notoire
Se deust baigner, non point en ceste fange,
Qui souillera l'honneur de ma victoire,
Et par sa mort accroistra sa loüange.

Ha grand mastin (respondit le Berger)
Tes gros abboys me donnent assurance.
Car Dieu, qui veult tes blasphemmes venger
Est le boucler de ma ferme esperance.
Des-ia sa main sur ton cheffé ballance,
Pour ton grand' corps accabler sou' sa foudre:
Et me voicy, que sa iuste vengence
Pousse vers toy, pour te ruer en poudre.
Ce Diable adonq' tonnant horriblement,
Et tout baueux d'ecumeuse fumiere,
Grinça les dents espoüiantablement,
Et en frôncant nez, & front, & paupiere,
Blasphema Dieu, le ciel, & la lumiere.
Ainsi entre eux de parole ilz s'attachent:
Puis se hastans d'vne allure plus fiere,

Diuersement

D'uersement au combat contre-marchent.

Le Philistin de fureur aveuglé,

Rouant sa masse, alloit d'ardent courage,

A gueule ouverte, & à pas dereglé

Portant la peur, la tempeste, & l'orage:

Mais le Berger d'une allure plus sage

Son ennemy ores costoye, & ores

Subtilement luy met droit au visage

Le vent, la poudre, & le soleil encores.

Comme lon voit au pied d'une grand' tour,

Qu'à la campagne égaler on s'efforce,

Le pionnier minant tout à l'entour

Faire une trace à la poudreuse amorce:

Non autrement, par une longue entorse

Ce caut Berger guignant à teste basse,

Contregardoit son impareille force

Contre l'horreur de la pesante masse.

Le grand guerrier à tour & à trauers

Menoit les bras d'une force incroyable,

Et fendant l'air par un sifflant reuers

Alloit finir ce combat pitoyable:

Quand du Seigneur la bonté secourable

Trompa le coup de la cruelle dextre,

Qui lourdement foudroyant sur le sable,

Raza les pieds du Berger plus adextre.

Finablement courbé sur les genous,

Panché à droit, d'un pied ferme il se fonde:

Ainsi que Dieu, lors qu'il dardé sur nous

Le feu vangeur des offenses du monde:

Ce fort Hebrieu rouant ainsi sa fonde

Deux fois, trois fois, assez loing de sa teste,

Avec vn bruit, qui en fendant l'air gronde,
Fit descocher le traict de sa tempeste.

Droit sur le front, où le coup fut donné,
Se va planter la fureur de la pierre.
Le grand Colosse à ce coup estonné,
D'vn sault horrible alla bruncher par terre.
Son harnois tonne, & le vainqueur le serre:
Puis le sciant mesmes de son espee,
Entortilla, pour le pris de sa guerre,
Au tour du bras la grand' teste coupee.

Lors Israël, que la peur du danger
Suyuoit encor' en sa victoire mesme,
Sort de son camp, & du vainqueur Berger
Enuoye au ciel la louange supreme.
Le Philistin palle de peur extreme
Monstre le doz, d'une fuite vilaine:
Abandonnant le grand tronc froid, & blefme,
Qui gist sans nom sur la deserte plaine.

Chantez mes vers, cest immortel honneur,
Dont vous avez la matiere choisie:
Ce vous sera plus de gloire & bonheur,
Que les vieux sons d'une fable moisie.
Car tout au pis, quand vostre poësie
Du long oubly deuroit estre la proye,
Si avez vous plus sainte fantaisie,
Que le sonneur des Pergames de Troye.

Fin de la Monomachie.

HYMNÉ DE SANTÉ AV
SEIGNEVR ROB.
de la Haye.



A tes languissantes veines
 Estoient pleinés
 D'un feu violent, & fort,
 Ia les pallissantes fiéures
 Sur tes léürés
 Auoient imprimé la mort:
 Ia te conduisoit la Parque
 Vers la barque
 De l'horrible Nautonnier;
 Et ia ton ame craintive
 Sur la riue
 Luy presentoit son denier:
Quand le Dieu, que Cynthe adore,
Qui t'honneure
 De son present le plus beau,
 Retint le cours de ta fuyte
 Ia conduicte
 Dessus le bord du tumbeau.
 O combien ceste main palle,
 Main fatale,
Que ia blesme tu suyuois,
 Troubla les bandes compaignes
 Des montaignes,
 Des fontaines, & des boyss.
 Elle auoit, la sacrilege,
 Leur college
 Violé cruellement,

H Y M N E

Saccageant le double feste,
Qui leur teste
Ombrage eternellement.

Le Laurier aux tresses riues
Sur leurs riues
Panchoit demi-sec en bas,
Et la cheualine souree
De sa course
Auoit arresté les pas.

N'oyant plus la voix sacree,
Qui agreee
Aux boys, qui sont tousiours verds,
Et la nombreuse cadance
De la danse
Qui s'animoit soubs tes vers.

Mais le Medecin de Dele,
Ce fidele
Garde des esprits sacrez,
Alors ne mist en arriere
La priere
De tant de iustes regrez:
Ains du ius d'une racine
Medicine
Te r'appellant d'Acheron,
Sur toy fit la preuve encore
Qui decore
Le disciple de Chyron.

Heureuse soit la recepte,
Dieu prophete,
Qui fit reuoir nostre iour
A celuy, qui plus hault prise

Ce qui brise
 Les portes du noir séjour.
 N'est-ce pas luy, qui les traces
 De tes graces
 Si diuinement conduit,
 Qu'ores ta suyte compaigne
 Ne dedaigne
 Des procez l'enroué bruit?
 N'est il pas de celle bande,
 Qui commande
 Sur les eaux, et sur les boyss:
 Luy, qui mile experiences
 De sciences
 Ioinct aux venerables loix?
 Sus donq pucelles Dryades,
 Sus Naïades
 Sortez de vostre prison:
 Dansez tropes Forestieres,
 Vous Riuieres,
 Sonnez ceste guerison.
 O Santé, sainte Deesse,
 O Princesse
 Nourriciere des humains,
 O la plus belle peincture,
 Que Nature
 Fit onq' de ses doctes mains!
 C'est toy, qui fais que tout rie,
 La prairie
 Te doit son verd ornement:
 C'est toy, qui nourris les plâtes
 Où tu antes

H Y M N E

Ta force diuinement.
De tes sainctes mains diuines
Les racines
Prennent leurs effectz diuers,
Tu es la celeste flamme,
Tu es l'Ame
Infuse au grand vniuers.
Sans toy, tout l'honneur qui dore
De l'Aurore
Les riuages emperlez,
Sans toy, de la gardienne
Paphienne
Les plaisirs emmiellez:
Le tableau, l'ancre, & le cuyure,
Qui font viure
L'ouurier apres son trespass,
La musique, & les viandes
Plus friandes
Sans toy, ne nous plairoiet pas.
Où tu es, la maladie
Enlaydie,
Le soing, qui nous rôge, et mord
Le chagrin, & la vieillesse,
La foyblesse,
Et le germain de la mort:
Là (di-ie) ô des Dieux la fille,
La famille
D'enfer, ne seiourne point:
Mais le plaisir y habite,
Mais la fuyte
Du dieu, qui les cœurs nous poingt.

Que n'ose l'humaine race?
 Nostre audace
 Ne permet, que Iuppiter
 Les traict's foudroyans retire,
 Que son ire
 Faict iustement despiter.
 De l'appet le fier lignage,
 Tesmoingnage
 De noz faict's ambicieux,
 Osa par vne finesse
 Larronnesse
 Robber la flamme des cieux.
 Lors les vertus, qui s'ailerent,
 S'enuolerent,
 Et la Mort, qui lentement
 Hastoit sa boyteuse suyte
 Nostre fuyte
 Tallonna premierement.
 Lors les feüres incogneüs
 Sont venuës,
 Et les malheureux mortels,
 Qui d'elles s'espoüanterent,
 Inuenterent
 Premierement les autels.
 Pour te r'appeller, ô sainte,
 Qui contraincte
 De t'en reuoler soudain,
 Viens reguerir nostre peine
 Que r'ameine
 Des Dieux le iuste desdain.
 Quel vers donques, ou quel hymne

H Y M N E

Ses digne
De celebrer tes bienfaictz:
Voire celuy mesme encores,
Celuy, qu'ores
O Déesse! tu nous fais.
Qu'on dresse vn autel de terre,
Qu'on l'enferre
De l'yerre & de Lauriers verds:
Qu'on y face vne ceincture
De verdure,
Qu'on y graue mile vers.
Ce iour me soit tousiours feste,
Que ma teste
On entourne, car ie veulx
Pour ta santé redonnee
Ceste annee,
M'acquiter de mile vœus.
Celle tant douce lumiere,
Qui premiere
Destourna ton iour fatal,
Autant, amy, me soit elle
Solennelle,
Que mon propre iour natal.
Courage, amis, ie vous prie,
Que lon rie,
Soient tous regrez endormis,
Puis que le filz de Latonne
Nous redonne
L'ornement de noz amis.
Amy, l'amy des Carites,
Tu merites

D'estre sainctement chanté:
 Sus donq', chacun vienne dire
 Sur sa Lyre
 Vn bel hymne de santé.
 Pour la premiere i'appelle
 La plus belle
 Du mont doublement poinctu,
 Ta sœur des Graces cherie,
Qui marie
Lesçauoir à la vertu.
 10, Nymphé de la Haye,
Que lon paye
 Ses vœus au dieu gardien,
 Ton frere ne te demande
 Pour offrande,
 Fors vn bel hymne Chrestien.
 Perdriel, & toy encoré,
Que i'honneure,
O l'honneur Orleannois!
 Vien Audeberd, & accorde
 Sur ta corde
 Cest ornement Champenois.
 Et toy, dont la docte veine
 Nous r'ameine
 Le théâtre Athenien,
 Ornant de ta doulce ryme
 La victime
 Du Prince Mycenien
 Sybilet, ie te supplie,
Qu'on n'oublie
Les vœus, que lon a promis.

Le Philien nous commande,
 Que lon rende
 Tel devoir à ses amis.
 Ces petits vers, que ie ioüe,
 Ie les voüe
 A la seconde moytié,
 Qui tient ma serue pensee
 Enlacee
 D'une immortelle amitié.
 O la moitié de ma vie!
 Quelle enuie
 I'ay d'esconter celle vois,
 Vois,dōt les sainctes merueilles
 Mes oreilles
 Ont rauy cent mile fois.
 Lors de ta santé premiere
 La lumiere
 Te rendra tel à mes yeulx,
 Qu'une serene iournee
 Retournee
 Appres vn temps pluuiieux.
 Tel que l'escailleuse rouë,
 Dont se ioüe
 Le serpent, qui s'est faict beau,
 Reprenant nouvelle force
 Soubs l'escorce
 D'une plus luystante peau.
 Tel, comme la fleur mouillee
 Despouilee
 De son lustre plus vermeil,
 Repeingt la premiere grace

De sa face
Aux rais du nouveau Soleil.

Alors ta Lyre doree
Adoree
Et des hommes, & des Dieux,
Me dira l'horreur, qui couche
A la bouche
Du grand manoir stygieux.

Tu me descriras la rive,
Où arriue
La grand' troppe des esprits,
Ce pendant ie t'appareille
La merveille
De mon sixième entrepris.

Là tu reliras la tourbe,
Qui se courbe
Sous le sceptre Gnosien,
Et l'autre mieux fortunee
Destinee
Au seiour Elysien.

Où le Harpeur de Rhodope,
Et sa troppe
Font sous les bois verdelets,
Ou dessus les rives molles
Leurs caroles,
Ou par les prez nouuelets.

De ceste bande sacree
Est Ascree,
Lyne, & le Mœnien,
Et Pindare, & sthesicore,
Et encore

H Y M N E.

Tout le chœur Aonien.

Une autre bande Romaine

S'y promeine

Par les destours plus secrēz.

Là est ta place éternelle

Pres de celle

De Catule aux vers sucrez.

Pendant, auant que ta vie

Soit rauie

D'une plus forte langueur,

Qu'on s'esiouisse, qu'on chante,

Qu'on enchante

- Tout ce qui ronge le cœur.

Ia-ja la Parque felonne.

Nous talonne,

Et Minos n'a point appris

D'ouir les plainctes des hômes,

Quand nous sommes

Au ranc des pastes esprits.

Styx, qui d'une courbe trace

Les embrasse,

Leur empesche le retour,

Cernät l'horreur du bas mōde,

De son onde,

Par trois fois d'un triple tour.

Mais si l'homme peult reuiure

Par le liure,

Ton image n'ira pas

Au rang de ces pauures nues

Incongnues,

Qui se lamentent là bas.

ODE AV PRINCE DE
MELPHE, DIVISEE
en treze Pauses.

VOYANT en ce siecle ou nous sommes,
Sans faueur les plus doctes hommes,
Les arts d'Apollon en mespris,
Les Muses seruir de rísee,
Et la gloire aussi peu prisce,
Que les vertus en peu de pris,
Au croc i' auois pendu la lyre,
Deliberé de plus ne dire
Le loz des hommes vertueux:
Pour ne perdre plus la despense,
Le temps, la peine, & la semence
En vn champ si peu fructueux.
Mais ton sçauoir admirable,
Mais ta vertu venerable,
Prelat des Prelats l'honneur,
Veut que ce propos ie change,
Et veut que d'une louange
Ie soye encor le sonneur.

P A V S E I.

TA Sirene sicilienne,
Terre autrefois iointe à la mienne
Par le nœu du sang Angeuin,
M'inuite à chanter avec elle
De Melphe la gloire immortelle,
D'un chant qui soit plus que diuin.
Le lien de l'amitié sainte,
Qui tient si saintement estreinte

O D E D E

Ton ame à ce grand Cardinal,
Dont le nom si fameux ie porte,
Bien qu'à mon espaule peu forte
Ce fais soit par trop inegal.

Ceste amitié me conuie

D'immortalizer ta vie

Au sein de l'eternité,

Encor que ta renommee

D'une aile mieulx emplumee

Vole à l'immortalité.

P A V S E I I.

Si ie voulois suyure Pindare,
Qui en mille discours s'egare
Deuant que venir à son poinct,
Obscur ie brouillerois ceste Ode
De cent propos: mais telle mode
De louange ne me plaict point.

Il me plaict de chanter ta gloire

D'un vers lequel se face croire

Par sa seule simplicité:

Sans me distiller la ceruelle

Nuict & iour, pour rëdre nouuelle

Ie ne scay quelle antiquité.

Tirant d'une longue fable

Vn loz qui n'est véritable,

Pour farder l'honneur de ceux,

Qui peincts de telles louanges,

Comme de plumes estranges,

N'ont rien de louable en eux.

P A V S E . I I I .

*Si j'avois faute de matiere,
Ou que d'une Iliade entiere
En toy ie n'eusse l'argument,
L'irois de ton antique race
La vertu, l'honneur, & la grace
Rechercher soubs le monument.*

*Je rendrois ta gloire eternelle
Par la louange paternelle,
Loüant la magnanimité
De ce sage & vertueux Prince
Qui sert à ceux de sa prouince
De miroir de fidelité.*

*La grandeur de son courage
Se monstra contre l'orage
De la fortune: & sa foy,
Où tache ne s'est trouuee,
En Piedmont fut esprouuee,
Dessous l'un & l'autre Roy.*

P A V S E . I I I I .

*De ce bon Prince les louanges
Volant par les bouches estranges,
Suffiroient pour rendre eternel
L'honneur du fils, qui de sa race
Suyuant la vertueuse trace,
Chemine à l'honneur paternel.*

*Mais auques le temps, i'espere
Dresser vn sepulchre à ton père,
Et ne veux bastir ton renom
Sur ses vertus dont tu herites:
Le veux sur tes propres merites*

O D E D E

Fonder la gloire de ton nom.
Qui, sans qu'autre la supporte,
De soy mesme est assez forte
Pour durer contre les ans,
Et de mille vertus pleine,
Enfante sans nulle peine
Mille arguments suffisans.

P A V S E V .

Mais comme errant par vne pree
De diuerses fleurs diapree,
La vierge souuent n'a loisir,
Parmy tant de beautez nouuelles,
De recognoistre les plus belles,
Et ne sçait lesquelles choisir:
Et comme le marchand encore
Qui des plus beaux dons de l'Aurore
Fait vn achapt, souuent se perd,
Laisse, reprend, tourne & reuire,
Puis prent, ne sçachant plus qu'eslire,
Le premier qui luy est offert:
Ainsi confus de merueilles,
Pour tant de vertus pareilles
Qu'en toy reluire ie voy,
Ie perds toute cognissance,
Et pauure par l'abondance
Ne sçay que choisir en toy.

P A V S E V I .

Car si ie louë ta faconde,
Ta grace à nulle autre seconde
Veut estre assise au rang premier:
Et si ta doctrine ie louë,

Ton

Ton sens naturel ne m'adouoüie
 Que ie le laisse le dernier.
 Si ie veux louer ta richesse,
 Ta suffisance & ta largesse
 Demandent le premier honneur:
 Et si ton bon-heur ie publie,
 Ta prudence veut que ie die,
 Qu'elle est cause de ce bon-heur.
 Si ta grauité ie vante,
 Ta douceur veut que ie chante
 Son merite: & si ie veux
 Louer ton Royal lignage,
 Ton plus que Royal courage
 Dit qu'il est plus genereux.

P A V S E V I I .

Si ta grandeur ie mets en compte,
 Ta modestie qui n'a honte
 D'honnorer vn moindre que soy,
 Veult estre de ceste partie,
 Et dit que par la modestie
 Se cognoist la grandeur d'un Roy.
 Roy vray'ment se peut dire l'homme
 Qui vit à soymesme', ainsi comme
 Il te plait viure, & comme encor'
 Noz bons vieux peres souloient viure,
 Auant que le fer & le cuyure
 Eussent chassé l'argent & l'or.
 Cest heur, Prelat, te fait estre
 De toy le prince, & le maistre,
 Plus grand que celuy qui court.
 Où l'ambition le meine,

O D E D E

Beant d'une attente vaine
Apres les dieux de la court.

P A V S E V I I I .

De mil' autres vertus cachees
D'une chaisne d'or attachees
Vn long escadron i' apperçoy,
Qui de toute parts m' enuironne,
Se plaignant qu'à d'autres ie donne
Les louanges, que ie luy doy.

Ainsi ma Muse peu discrete
Comme dans les erreurs de Crete,
Parmy tant de chemins tortus
De ses pas se trouue deceuë,
Et ne peut retrouuer l'issuë
Du labirynth' de tes vertus.

A fin donc que ie ne rentre
Plus auant dedans le centre
D'une si profonde mer,
Muse retourne au riuage
Et d'vn plus feur nauigage
Appren ta barque à ramer.

P A V S E I X .

Allon' voir, ma doulce compaigne
Les doulx plaisirs de la campagne
Ses prez, ses ondes, & ses bois:
Là nous menerons vne vie
Qui portera bien peu d'enuie
Aux delices des plus grands Rois.

Allon' voir ce bel edifice
Que la nature, & l'artifice
Ont embelly de cent plaisirs:

Cest Aiz dont la belle demeure
 Peult arracher en moins d'une heure
 Noz plus ambicieux desirs.
 Là d'une plaisante peine
 Le cerf fuyant par la plaine,
 Ou le lieure, nous fuyurons:
 Là sainctement solitaires,
 Loing de proces, & d'affaires,
 Heureusement nous viurons.

P A V S E X.

Là d'une Musique fournie
 Nous orrons la doulce harmonie,
 Dont les discords melodieux
 De mil' douceurs nompareilles
 Tirant l'ame par les oreilles,
 Nous feront compagnons des dieux.

Apres le plaisir delectable
 Du luth,compaignon de la table,
 Nous gousterons les doctes sons,
 Les accords,la douceur, la grace
 Dont mon Caraciol efface
 L'honneur des plus vieilles chansons.

Soit que de sa main diuine
 Il touche vne Ode Latine
 Soit que d'une Thusque vois
 Quelque beau chant il accorde,
 Ou soit que changeant de corde
 Il touche le luth François.

P A V S E X I.

Nul mieulx que luy fçait la maniere
 De rendre vne ame prisonniere

O D E D E A V C I

Au bruit de cent accords diuers:
Nul encor tant que luy ie prisē,
Et nul tant que luy fauorisē
L'humble merite de mes vers.

Appres que la voix de ma Muse
Nous trompson d'une douleruse
Aura charmé nostre soucy,
Allors de sa docte poictrine
Versant vne saincte doctrine
Auec vn plus graue sourcy:

Il nous remplira l'oreille,
Et le cœur de la merueille
De ce grand ouurier parfaict,
Qui du vent de sa parole
Formant l'un & l'autre pole,
De rien ce grand Tout a faict.

P A V S E X I I .

Il nous dénourra les passages,
Qui geinent les plus doctes sages
Sans que pour la facilité
Qui rend la chose moins obscure
La maiesté de l'escriture
Perde rien de sa grauité.

Et que sert d'vne obscure nüe
Rendre vne lumiere incognüe
Sans iamais arriuer au poinct?
Que sert il de se vouloir faire
Emerueillable au populaire
Par les choses qu'il n'entend point?

Celuy qui veut que son œuvre
 Profitable se decœure,
Qu'il soit utile & plaisant:
 Ou s'il veut cacher son dire,
 Sans prendre peine à l'escrire,
Qu'il le cache en se taisant.

PAVSE XIII.

Mon Caraciol, qui n'aspire
 A ces vanitez qu'on admire
 Seulement pour l'obscurité,
 Au droit sentier nous achemine,
 Et fçait mesler en sa doctrine
 Le plaisir à l'utilité.
 Aussi le Seigneur, qui allume
 La sainte fureur de sa plume,
 Le loyer luy en donnera:
 Et la louange, qu'il mesprise,
 L'ayant si iustement acquise,
 Au double luy retournera.
 Chanson, qui dessus ton æle
 Porte vne gloire éternelle,
 Vole d'icy promptement
 Jusqu'à ceste humide plaine
 Qui de l'antique sirène
 Arrouse le monument.

F I N.

ODE
A MADAME DIANE DE
POICTIERS DUCHESS
de Valentinois.

Agarde des prouinces
Est en la main des Dieux,
Et l'image des Princes
Est peinete dans les cieux,
Dieu tourne à son plaisir
Les Rois, & leur desir.
Tout ce, que tient encore
Du Monde la rondeur,
Sur toute chose honnore
Des Princes la grandeur.
Les Rois sont oingts de Dieu,
Disoit le grand Hebrieu.
Heureux est celuy donques
Qui en peult approcher,
Et plus heureux quiconques
Leur est aymable, & cher.
Les cieux, dés qu'il fut né,
Cest heur luy ont donné.
La grand' main plantureuse
Des Dieux, & du bonheur,
Vostre naissance heureuse
Combla de cest honneur,
Seul né, comme ie croy,
Pour estre aymé d'un Roy:
D'un Roy tel, que l'Aurore,
Et le liet du Soleil,
L'ourse, & la riue More,

N'ont point veu son pareil,
Ny ne voyront encor',
Reuinst le siecle d'or.

La vertueuse grace,
Et l'honneur plus qu'humain
Escript sur vostre face
D'une diuine main,
De ce Roy tant exquis
Le cœur vous ont acquis:
Que la France prospere
D'auoir tel bien trouué,
Beaucoup moins Roy, que Pere,
A tousiours espronué:
Et ne peult rien des Dieux
Iamais esperer mieulx.
Heureux donques le Prince
D'un tel peuple Seigneur,
Heureuse la Prouince
D'auoir tel gouuerneur:
Et vous heureuse aussi
D'en estre aymee ainsi.
La bienheureuse France
Iouissante du bien
De sa longue esperance,
Ne souhaite plus rien:
Voyant tous ses souhaits
En voz graces parfaits.
C'est pourquoy ceste lyre,
Cest archet, & ces doigts,
Qui ont bien oZé dire
Les louanges des Rois,

ODE DE

Se viennent presenter,
Pour les vostres chanter.
Esperant qu'à la grace
De vostre humanité,
Qui marche par la trace
De la Diuinité,
Ne seront odieux
Les saincts présens des Dieux.

La fille de Latonne,
Et Phœbus tout voyant,
Sont nez du Dieu qui tonne
D'un sceptre foudroyant,
Phœbus de ses douceurs
Anime les neuf Sœurs:
Les neuf Sœurs, que Memoire
Conceut de Iuppiter,
Pour l'immortelle gloire
Des Princes reciter,
Dont H E N R Y tient le lieu
Le premier, apres Dieu.

Les Nymphes Deliennes,
Les Nymphes, mon souci,
Les sœurs Parnassiennes,
Et les Graces aussi,
Dansent soubs la clarté
De vostre déité.

Ceulx, dont la conuoitise
Sœur de l'ambition,
Soigneusement attise
La ferue affection,
Ceulx-la ne goustent pas

Des Muses les appas.
 L'ignorant populaire
 Telle faueur n'attent,
 A qui rien ne peult plaire
 Si non ce qu'il entent,
 Et dont iamais les yeulx
 Ne s'eleuent aux cieulx:
 Où la chaste lumiere
 De vostre luyuant front
 Ores se monstre entiere,
 Ores en demy rond,
 Sœur de l'autre flambeau
 Du monde le plus beau.
 C'est le Soleil de France,
 Qui peult bien commander
 Que l'aueugle ignorance
 Se voise desbander:
 Redonnant liberté
 A la belle clarté.
 Adonques l'excellence
 De ses faictz tant louez
 Rompra le long silence
 De mes vers enroüez,
 Si par vous i'ay tant d'heur
 De plaire à sa grandeur.
 Alors ie n'auray crainte
 Que le lyrique honneur
 Sente la fiere attainte
 Du mordant repreneur:
 Je ne craindray l'effort
 Du temps, ny de la mort.

Les harpyes friandes,
 Les corbeaux affamez
 A piller les viandes
 Sont tous accoustumez,
 Les cygnes bien chantans
 Frequentent les estangs.
 Là, d'vnne plume franche
 Sans art apparoissant,
 De couleur noire & blanche
 Peindray le beau Croissant,
 Les traictz, & l'arc Turquois,
 Et le doré Carquois.
 De ceux, que Cynthe adore
 L'honneur ie publiray,
 Et leurs beaux noms encore
 En vn i'assembleray,
 D'vn plus ferme lien
 Que le nœu Gordien.
 De Boulongne rendue,
 Des gardez Escoffois,
 De Parme deffendue
 Par le soldat François,
 I'enuoiray sur mes vers
 Le bruit par l'univers.
 Je diray la victoire
 De la Royale main,
 Qui a semé sa gloire
 Sur le fleuve Germain,
 Plantant le lyz parmy
 Les champs de l'ennemy,
 Je diray, que d'Auguste

Il rend le siecle heureux:
 Et que son bras robuste
 Sur tous cheualeureux
 Anime d'vn grand cœur
 Le françois belliqueur.

Grauant l'honneur de Gaule
 D'vn burin rougissant
 Sur la fuyante espaule
 De Cesar pallissant:
 De Cesar odieux
 Aux hommes, & aux Dieux.
 La hardie entreprise
 Et les cœurs indonbez
 De Vandomme, & de Guyse,
 Y seront racontez,
 Je n'oubliray aussi
 Le grand Mommorancy.

La superbe proësse
 Et d'Achile, & d'Hector,
 La sage hardiesse
 D'vlysse, & de Nestor,
 Et mile autres miliers
 D'indonbez Cheualiers,
 Du mesme vase encores,
 Ou ils furent enclos,
 Encloses seroient ores
 Leurs cendres, & leurs loz
 Si l'art des bien disans
 N'eust surmonté les ans.
 Les vertus honnorees
 Volent iusques au ciel,

ODE IDE

Sur les ailes dorees
Des vers plus doulx que miel,
Tirant hors du tumbeau
De nous tout le plus beau.
Faites, Diane saincte,
Que ce Roy vertueux
Appres la force esteincte
De Mars l'impetueux,
Escoute quelquefois
Des neuf Vierges la vois.
Les neuf vierges honteuses
L'or ne demandent pas,
Et ne sont conuoiteuses
Des mendiez repas:
Vn bon oeil seulement
Est leur contentement.

A ELLE ENCORES.

I amais ie n'auray close
La bouche à vostre honneur,
Mais plus que d'autre chose,
En seray le sonneur,
Luy dressant vn autel
Pour le rendre immortel.
Là des beaux vers d'Horace
Imitant les doulx sons,
Pour donner plus de grace
A mes humbles chansons,
Iempliray l'uniuers
Du doulx bruit de ces vers.

Chantez, tendres pucelles,
 La sœur du Delien,
 Enfans, avecques elles,
 Chantez le Cyntien,
 Chantez Latonne aussi
 D'un grand Dieu le soucy.

Chantez du froid Algide
 Les haults crins verdissans,
 Ou sur la riue humide
 Les boyss'esiouissans,
 D'ombre Erymant couuert,
 Ou bien Grage le verd.

Louëz Tempe, & encore
 Louëz plus qu'autre lieu
 Ceste Isle, que decore
 La naissance du Dieu,
 Qui porte l'Arc Turquois,
 La Lyre, & le Carquois.

Apres ceulx-cy faut dire
 Le Paradis d'Anct,
 Mais pour bien le descrire
 Nommez-le Dianet,
 Chantez ces Palais d'or,
 Et ses marbres encor'.

Que saint Germain on vante,
 Ses ondes & ses boyss,
 Que sur tous on le chante,
 Car l'Apollon François
 Entrant premier au iour,
 Toucha ce beau seiour.
 Luy à vostre priere

O D E D E

La peste chassera,
Et sa fureur guerriere
Sur Charles poussera,
Il enuoyra la faim
Au Flamant & Germain.

S O N N E T .

De vostre Dianet, des maisons la plus belle,
Les bastiments, graueures & protractis,
Qui si au vif expriment les vieux traictis
Dvn Archimede, & Lysippe, & Apelle,
Contre les ans n'auront la force telle,
Qu'un iour ne soient leurs ouurages desfaits:
Mais la memoire & grandeur de voz faits
Contre la mort se rendra immortelle.
De voz vertus le bruit ne mourra pas,
Ains d'autre outil, que de ligne ou compas,
Se bastira vne eternelle gloire:
Qui tout ainsi que vostre croissant luit
Au plus serain d'une bien claire nuit,
Luira tousiours au temple de Memoire.

A LADICTE DAME.

Madame, ne pensez pas
 Que Dieu qui ses graces donne,
 Faisant les vns naistre bas,
 Les autres portans couronne,
 Pour neant vous ayt donné
 Ce noble esprit tant bien né,
 Ceste doulceur, ceste grace,
 Ceste vertu, ce grand heur,
 Ce port & ceste grandeur
 Qu'on voit luire en vostre face.

Ces dons il a mis en vous
 Pour se faire en vous cognoistre,
 Et vous a fait entre nous
 Comme vn miracle apparoistre,
 Afin que de ce grand Roy
 D'une inuiolable foy
 Vous peussiez posseder l'ame,
 Et que son affection
 Par vostre perfection
 Brulast d'une sainte flamme.

Les Roys monstrent aux humains
 De Dieu l'exemple & l'image,
 Aussi dit on qu'en ses mains
 Dieu tient des Roys le courage:
 Dont il tourne à son plaisir
 Et l'amour & le desir:
 Et n'est pas en la puissance
 D'un humain entendement,
 D'esbranler tant seulement

ODE DE

Vne Royale constance.

On voit plusieurs grands vertus
Reluire au monde, mais celles,
Dont les Roys sont reuestus,
Sont les plus cleres & belles:
Entre lesquelles reluit
Comme la Lune de nuit,
Ceste vertu tant louiable,
Ceste constance qui fait,
Que ce qui est plus parfaict
Est d'autant moins variable.

Combien que ce Roy, qui tient
La plus honorable place
De tout ce qui appartient
A Prince de telle race,
Soit le plus cheualeureux,
Le plus sage, & plus heureux,
Qui onques porta couronne:
La vertu d'estre constant
C'est ceste vertu pourtant
Dont plus de gloire on luy donne.

Madame, il a fait vers vous
De ceste vertu la preuve,
Et a fait cognoistre à tous
Qu'un plus constant ne se treuve:
Estant comme le rocher
Qui laisse bien approcher,
De soy la fureur de l'onde,
Mais quelque assault que souuent
Luy donne l'onde & le vent,
Touſtours plus ferme il ſe fonde.

Et en

Et en cela clairement

*Il monstre la vertu belle
Estre le seul fondement
De son amour immortelle,
Laquelle il reuere en vous,
Et fait que chacun de nous
En vous aussi la reuere,
Voyant en sa maiesté
Ceste grande fermeté,
En son amour perseuere.*

Ce sage Mommorancy,

*Ce vainqueur de la fortune,
Pourroit tesmoingner icy,
De quelle amour non commune,
Ce Prince a tousiours aymé
Un seruiteur estimé
Sur tous fidèle à son maistre,
Un seruiteur si loyal,
Qu'onques seruiteur Royal
Plus loyal on ne veit estre.*

O trois voire quatre fois

*Bien-heureuse la Prouince,
Laquelle est subiecte aux loix
D'un si sage & vaillant Prince!
Et vous bien-heureuse aussi,
Qui n'avez autre soucy
Que de sa grandeur prospere,
Et de voir tous ses enfans
En tous actes triomphans
Un iour ressembler au pere.*

Par là vous avez acquis

ODE DE

Le cœur de toute la France,
Qui ne peult estre conquis
Par grandeur ny par puissance,
Si on ne voit la douceur
Ioincte avecques la grandeur,
Comme est la vostre Madame,
Qui est cause que chacun,
Comme vn refuge commun,
En ses ennuis vous reclame.
Aussi quelle vertu rend
Vne grandeur plus aymable,
Qu'vne bonté qui s'estend
Enuers chacun fauorable:
Comme vous, qui n'attendez
Qu'on vous prie, mais tendez
A tous l'oreille déclosse,
De loing appellant celuy
Qui monstre auoir quelque ennuy,
Et de vous approcher n'ose
Les Rois & Princes qui sont
Comme dieux en leur prouinces,
Et les grands Seigneurs qui ont
L'amour & faueur des Princes,
Du peuple sont honorez,
Du peuple ils sont adorez
S'il est permis de le dire,
Ils ont l'oreille du Roy,
Mais tel honneur apres soy
Beaucoup de trauail attire.
Car ilz tiennent ce haut lieu
Dessus le bas populaire

Comme ministres de Dieu,
 Et seruiteurs du vulgaire:
 Aussi le peuple a bon droit
 En recompense leur doit
 Tout honneur & reuerence:
 Et qui ne leur porte honneur
 Il n'offense leur grandeur,
 C'est Dieu mesme qu'il offense.
 Madame, Dieu mist en vous
 Cest esprit & ceste grace,
 Et vous donna par sur tous
 Cest heur qui tout autre passe:
 A fin qu'en auctorite
 Vous mainteniez l'equite,
 L'innocence & la iustice,
 Et vous monstrez bien aussi
 Que Dieu ne vous meit icy,
 Que pour le commun seruice.
 Car la France n'a point eu,
 Qui plus les bons auctorise,
 Qui plus ayme la vertu,
 Qui plus le droict fauorise.
 Entre tous vous aduancez
 Ceulx là que vous cognoissez
 Du Roy seruiteurs fideles:
 Gardant ceux qui sont absens
 Comme ceux qui sont presens
 Dessous l'ombre de voz ailes.
 Mais qui pourroit seulement
 Auecques ceste foy viue
 Louer assez dignement,

ODE DE

Ceste charité naïfue?
Les pauures alimentez,
Et les malades traitez
Auec' tant de soing & cure,
Monstrent assez l'amitié,
La candeur, & la pitié,
Que vous avez de nature.

Sur tout vous avez le soing
De Dieu & de son Eglise,
De vous repoussant bien loing
Toute malice & feintise,
Les meschans & vicieux
Ne plaisent point à voz yeulx:
Vous n'aymez la tyrannie,
Vous n'escoutez le flatteur,
Ny le maling rapporteur,
Qui s'arme de calomnie.

Ceulx qui ne sont bons à rien,
Sinon à seruir de nombre,
Nez à consumer le bien,
Ne vivent point soubs vostre ombre.
Les mocqueurs iniurieux
Sur tous vous sont odieux,
Sachant qu'upres d'un grand Prince
Rien n'est pire qu'un mocqueur,
Ne qui plus oste le cœur
Et l'amour d'une Prouince.

Je ne veulx pas oublier
Ceste amitié coniugale
Laquelle on doit publier
Pour la plus ferme & loyale,

Ceste humble viduité
 En monstre la verité,
 Qui parmy ceste hautesse
 Egale à celle des Dieux,
 Ne monstre rien à noz yeulx
 Qu'vne couleur de tristesse.

C'est madame, ce qui fait
 Qu'ainsi chacun vous admire,
 Et que d'un commun souhait
 Tout bon heur on vous desire.
 Que puissiez-vous longuement
 Ainsi viure heureusement,
 Et vostre vertu suyue
 De vostre fatal bonheur,
 Vous viuant, ait cest honneur,
 De triompher de l'enuie.

Si vostre grandeur a donc
 Pour sa plus ferme assurance
 Dieu qui ne démentit onq'
 Vne fidelle esperance,
 Un Roy dont la maiesté
 N'a rien de legereté,
 Un peuple qui vous honore,
 Qui vous ayme, & qui d'autant
 Qu'il va vostre heur souhaitant
 Souhaite le sien encore.

Si vous avez tel appuy,
 Madame, deuez vous craindre
 Que quelque fascheux ennuy
 Vostre plaisir vienne esteindre?
 Quel desastre, tant soit fort,

O D E D E

Iamais vous peut faire tort?
Viuez doncques assuree,
Malgré le sort enuieux,
Que tout ce qui vient des cieux
Est d'eternelle durée.
Quant à l'iniure des ans,
Si France me daignoit mettre
Au ranc de ses mieux disans,
Je m'oserois bien promettre
De bastir à vostre nom
Vn œuvre de tel renom,
Que vostre Anet admirable,
Auquel se voit imité
Tout l'art de l'antiquité,
Ne seroit point plus durable.
Si est-ce, tel que ie suis,
Que vous ayant pour escorte,
De moy promettre ie puis
Que i'ay l'espaule assez forte
Pour porter au ciel le bruit
De vostre vertu qui luit
Aussi clere entre les Dames,
Que celle, qui sur le front
Porte vostre demy-rond,
Luit sur les celestes flammes.
Vrayement ingrat ie serois,
Et pis, si pis se peult dire,
Si voz vertus ie taisois
Dessus les nerfs de ma Lyre,
Ayant receu tant d'honneur,
Tant de grace & de faueur,

De vous, qui sans mon merite,
 Mesme estant de vous bien loing,
 Auez daigné prendre soing
 De ma fortune petite.

Aussi tant que ie viuray,
 I'en garderay la memoire,
 Etrien de beau n'escriry,
Qui ne soit à vostre gloire,
 Comme celle, à qui ie doy
 Mes vers, mon esprit, & moy,
 Vous seule estant la premiere,
Qui à fin de me hausser,
 Daignastes bien abaisser
 Dessus moy vostre lumiere.

Si ie voulois m'amuser
 Au nom dont on vous appelle,
 Ou si ie voulois vser
 D'autre inuention nouuelle,
 D'arcz, & traits i'enrichirois
 Cest œuvre, & le remplirois
 De mainte & de mainte fable:
 Mais rien de vous ie ne veux
 Tesmoigner à noz nepueux,
Qui tout ne soit véritable.

Ie ne suis point inuenter
 D'un tas de fables friuoles,
 Et d'artifice menteur
 Ne farde point mes paroles,
 Cela que i'escris de vous,
 Est en la bouche de tous,
 Mais à fin que d'âge en âge

O D E D E

Ceste viue verité
Passe à la posterité,
L'en porte icy tesmoignage.

E N L A P E R S O N N E
de ladicté Dame.

Le Dieu qui s'est fait de mon cœur
Par moy-mesmes le seul vainqueur,
Ne me fait point d'outrage:
Il est humain & gracieux,
Et comme l'autre vicieux
N'est auugle & volage.
Il est en sa perfection,
Et tel en mon affection,
Qu'au ciel on le doit croire:
Il est tout bon, il est tout beau,
Et le feu de son cler flambeau
N'a point la flamme noire.
Il est de soy-mesmes content,
Et rien plus qu'il a ne pretend,
Mais tout en soy abonde:
Il est son accomplissement,
Sa fin & son commencement,
Comme la forme ronde.
Aussi à sa suite il n'a point
Ce fol desir qui les cœurs poingt,
Le soupçon, ny l'envie:
Il n'est ny double, ny trompeur,
Et d'vnne miserable peur
Ne tormente ma vie.

Il ne craint la desloyauté,
 Et n'a soucy de la beauté,
 Qui du vice est amie:
 Le temps ne luy peut faire tort,
 Encores moins le faux rapport
 D'une langue ennemie.
 Si doncques mon amour est tel,
 Et mon subiect est immortel,
 De qui me doy-ie craindre?
 La nuë s'oppose au soleil,
 Mais son lustre est tousiours pareil,
 Et ne se peut esteindre.
 Plusieurs me grondent de bien loing,
 Mais celuy qui de tout a soing,
 Y a donné bon ordre:
 Ils sont comme chiens qui de nuit
 Abboyent la Lune qui luit,
 Et ne la peuuent mordre.

CHANSON.

Tristes souffirs, messagers de mon ame,
 Puisque n'ay plus le parler, ny les yeulx,
 Si vostre ardeur vient d'une sainte flamme,
 Et ne tient rien de l'amour vicieux,
 En attendant de la faueur des cieux
 Le bien que seul vous deuez requerir,
 Puis qu'en luy gist tout mon plus & mon mieulx,
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.
 Si cestuy-la qui tant sienne m'a faicté,
 Qu'à moy ne suis pour estre toute à luy,

CHANSON.

Est la personne au monde plus parfaicte,
Et le plus grand qui se trouue au iourdhuy,
S'il est mon tout, & brief il est celuy,
Qui seul me peult de la mort recourir,
Chastes souffirs, tesmoings de mon ennuy,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

Si c'est celuy qui depuis son enfance
A la vertu s'est si fort adonné,
Que quand royal ne feroit de naissance,
Digne feroit d'estre Roy couronné,
S'il est parfaict, si depuis qu'il est né
Il n'a tasché qu'à vertu acquerir,
S'il est vaillant, sage & bien fortuné,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

S'il est adroit, si c'est le plus beau Prince,
Qu'on veit iamais, et du plus doux maintien,
S'il ayme Dieu, s'il ayme sa prouince,
Et s'il est Roy sur tous Rois treschristien,
Si iuste il veult que chacun ait le sien,
Et s'il est né pour la vertu cherir,
S'il est des siens l'esperance & soustien,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

Si d'Alexandre il a la hardiesse,
Si d'Annibal la grand' dexterité,
De Scipion la constance & sagesse,
Et de Cesar la grand' celerité,
Si de son cuer la magnanimité
Sur tous les Rois le doit faire florir,
S'il a cest heur, & plus grand merité,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

S'il s'est trouué en tous les camps de Frace

Depuis quinze ans, & s'il a si souuent
 Comme le moindre esprouué sa vaillance,
 Au froid, au chault, à la pluie & au vent,
 Si en dix ans d'un bon heur se suiuant,
 Il a plus faict pour honneur conquerir,
 Qu'autre n'a faict durant tout son viuant,
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

Si sa vertu a donté la fortune,
 S'il a repris aux cheueulx le bon heur,
 Qui d'une trace aux autres non commune
 L'a faict monter au beau temple d'honneur,
 S'il est de soy, & des autres vainqueur,
 S'il veult en paix sa prouince nourrir,
 S'il a des siens & le corps, & le cuer,
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

Si vn tel Prince a daigné sa hautesse
 Pour quelque bien qu'il a cogneu en moy,
 Tant abbaïsser deuers ma petiteesse,
 Que l'honnorer de l'amitié d'un Roy,
 S'il a cogneu que l'amour, & la foy
 Sont les beautez qui ne peuuent perir,
 Si son plaisir seul me donne la loy,
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

Si i'ay vsé de sa faueur & grace,
 Pour la raison, le droict, & l'équité,
 Si sa grandeur, & celle de sa race
 Plus que mon bien i'ay toufiours souhaité,
 Si pour luy voir l'heur qu'il a merité,
 A mille morts ie ne craindrois offrir
 Moy, & les miens, & ma posterité,
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

CHANSON.

S'il sçait qu'au cuer i'ay sa figure enclose,
Sa bonne grace, et sa perfection,
Que nuict et iour ie ne songe autre chose,
Qu'il est le but de mon affection,
Si ne le voir m'est vne passion
Plus que la mort rigoureuse à souffrir,
S'il a de moy quelque compassion,
Tournez à moy ie ne veulx plus mourir.

S'il sçait qu'icy ie ne desire viure,
Que pour luy seul, et que l'ayant perdu,
Ie ne vouldrois vn seul iour le suruiure,
Que mon esprit au sien ne fust rendu,
Si son retour si long temps attendu,
(Espoir qui seul me garde de perir)
Doit rapporter mon bon heur pretendu,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

Mais si par mort, ou par quelque disgrace,
Par quelque enuie, ou quelque faulx rapport,
M'est denié l'heur de reuoir sa face,
(Penser qui seul m'est pire que la mort)
Plustost que voir vn si malheureux sort,
Tristes soupirs, qui mon dueil entendez,
Puis qu'icy bas ie n'ay plus de confort,
Montez au ciel, et la hault m'attendez.

S'il croit, qu'icy sans l'heur de sa presence
Tout ce que peult l'humain entendement
S'imaginer de mondaine affluence,
Tout le plaisir, tout le contentement,
Et tous les biens qui sous le firmament
Sont aux humains le plus recommandez
Me puissent plaire vne heure seulement,

Montez au ciel, et la hault m'attendez.

*Si ie dois craindre vne beauté fragile,
vn beau semblant tout autre que le cuer,
vne ieunesse inconstante, et mobile,
vn faulx soupir, vne feincte langueur,
si le ciel veult m' user de sa rigueur,
si contre moy les astres sont bandeZ,
si le destin de l'amour est vainqueur,
Montez au ciel, et la hault m'attendez.*

*Dōcques souffirs, tesmoings de ma pēsee,
Qui son retour, ou ma mort demandeZ
Si mon amour n'est point recompensee,
Montez au ciel, et la hault m'attendez;
Mais si l'honneur, seul but ou vous tendez,
Et la vertu vous doiuent secourir,
En attendant l'heur que vous pretendez,
Tournez à moy ie ne veulx plus mourir.*

CHANSON POUR

M. la Mares. de S. A.

Je ne puis dissimuler

*L'amitié, que tant ie prisē,
Aussi ne veulx-ie celer,
Qu'en prenant ie ne sois prisē:
Puis qu'Amour m'a faict cognoistre
Que l'honneur en est le maistre,
Je n'ay crainte qu'on la voye,
Et veulx bien que chascun l'oye.
Car ce qui est louable à le penser,
Ne doit point l'œil, ny l'oreille offenser.*

CHANSON.

Ce n'est folle affection
Qui me tient en seruitude,
Mais vne obligation
Pour fuir ingratitudo:
Ne pensez donc que i'offense
Ny moy ny ma conscience,
Quand vn tel amy i'honore,
Ou plustost quand ie l'adore.
Car sa vertu ne se doit moins aymer,
Qu'ingratitudo accuser ou blasmer.

Ie laisseray donc parler
Ceux qui font de moy leur compte,
Vn poinet me peult consoler
Que ne puis receuoir honte:
De leurs langues ne me garde
Ayant honneur soubs ma garde:
Celuy qui aymer me daigne
Me conduit soubs son enseigne.
Et a bon droict celuy qui garde honneur,
Car il est peiné au vif dedans mon cuer.

RESPONSE FAICTE

par la Royné de Nauarre.

Amour contre amour querelle,
si par double effect contraire
Le mien lon me vient soubstraire,
A l'honneur d'honneur i'appelle.

Sotte Amour & ignorance
 Aueuglent vne ceruelle,
 Et font qu'un songe on reuele
 En lieu de vraye apparence.
 Celle qui faict tant sa gloire
 D'aymer, aussi d'estre aymee,
 Feroit feu apres fumee,
 S'elle me le faisoit croire.
 Mais le sainct où elle voüe
 A mon offrande receüe,
 Et ma fermeté cogneüe,
 Qui faict qu'ailleurs ne se loüe.

A P I E R R E D E
 R O N S A R D.

Ronsard, la plus grand' part de nostre docte bande,
 Et de mon ame encor' la partie plus grande,
 A qui doit nostre Lyre & son archet Thebain,
 Et les nerfs de son fust remonté par ta main,
 France mere des arts, France te retient ores,
 Et te retient la court de mon grand Prince encores:
 Où l'honneur de Bordeaux, ton Carles maintenant
 Va d'une docte voix tes doctes vers tonnant,
 Carles des Muses prestre, à qui la vierge sage
 A d'un franc naturel façonné le courage.
 Par luy tu es aymé des Princes & du Roy,
 Et par luy l'enuieux ne mesdit plus de toy.
 » O bien heureux celuy, lequel durant sa vie,
 » Au gré de tout le monde a surmonté l'enuie!
 Comme Hercule tu as ce fier monstre donté,

A P I E R R E

Les peuples & les Rois ayant de ton costé.
Courage donc, Ronsard: la victoire te donne,
Pour enlacer ton front la plus docte couronne.
La troppe de Phœbus se dresse à ton honneur,
Et Phœbus te fait seoir au milieu de son chœur,
Comme à l'entour de luy Orphé tient amusée,
S'estonnant de le voir, la grand' bande Elysée.

Qui vit doncques, Ronsard, plus q' toy biéheureux,
Plus aise & plus content? Or le dos plantureux
De ton vineux Sabut, ores la teste peinée
De Braje te retient, or ta Gastine sainte,
Et les Nymphes du Loyr apres toy vont sonnant,
Et Bellerie encor' va tes vers bouillonnant.
Nymphes, heureuses vous, à qui la nuit aggree
Mener soubs tel sonneur vostre danse sacree.
Il hante voz forestz sans crainte & sans souci,
Voz antres, voz rochers, & voz fleuves aussi.
Nous chetifs ce pendant, ausquels le ciel fait guerre,
Fuyons la pauureté & par mer & par terre:
Mais l'importun souci qui nous suit pas à pas,
Et par terre & par mer, nous ne le fuyons pas.

Las où est ce grand cuer indontable? où est ores
Ce mespris de fortune, & ce desir encores
De l'immortalité? quand mon vol se guindoit
De Cyrre iusqu'au Ciel, où Phœbus me guidoit?
Et quand, suiuant tes pas, ie dedaignois la tourbe
Qui d'un humble souci vers la terre se courbe.
Or ie languis oysif, & d'un somme oublieux,
Sans quasi le sentir, ie sens presser mes yeux.
Cyrre plus ne me plaist, ny Permesse, & mon ame
Ne resent plus l'ardeur de sa premiere flamme.

Mais

Mais de quoy sert le soing? & de quoy sert la peur,
Qui sans occasion nous tormenté le cuer?
 Heureux quand les douceurs de ma terre Angevine
 M'allaictoient au gyron de la Musé diuine!
 Laquelle entre ses bras mollement te receut
 Des que ton œil, Ronsard, la lumiere apperceut,
 Et dict en souriant: Enfant prens accroissance,
 Puis que tu es, dict elle, à moy des ta naissance.

Elle mesme des lors, loing du peuple ocieux,
 Te monstra le chemin pour t'en aller aux cieux:
 Et feit descendre encor de leur iumelle croppe,
 Dessus ton petit Loyr les sœurs de Calliope:
 Où chantant tes Amours ores tu fais l'honneur
 De ta Cassandre egal au Florentin sonneur:
 Or' imitant Pindare, aux accords de ta lyre,
 Des hommes la louange & des Dieux tu fais dire:
 Et ne te fasche point, d'un son plus adouci,
 Contrefaire vn Catulle & vn Tibulle aussi.
 Bref tout ce que tu fais (Car quoy que Ronsard face,
 Ronsard ne perd point temps) a tousiours bonne grace,
 Soit que des vers sans loy tu accordes les sons,
 Ou soit que tu t'esgayé en rustiques chansons.
 Je dy le moins de toy. Toute la Cour te vante
 Pour Francus: pour Francus toute France te chante,
 Et chante iusq' icy le Tybre aux flots tortus,
 En son cours iaunissant, l'honneur de ton Francus.

Sus donques ce pendant que le Dieu de ta lyre
 De sa sainte fureur heureusement t'inspire,
 Escry, ose, & fay tant, Ronsard, à ceste fois,
 Que le Grec & Latin cede à nostre François.

LES AMOVR S DE
I. DV BELLAY.

Me souhaittant de vostre amour espris,
Vous souhaittez en moy la mesme audace
D'un Orien, qu'une nüe i embrasse,
Ou que pour cerf de mes chiens ie sois pris.

Vous souhaittez que de fureur surpris
I'augmente encor' les sepulchres de Thrace,
Que de mon nom la mer nommer ie face,
Ou que ie sois ce Chartier mal appris.

Vous souhaittez mon cœur ambicieux
D'une faueur qui n'appartient qu'aux Dieux:
Mais si tel fruct vient d'entreprises telles,
Souhaittez moy entreprise moins folle,
Ou si au ciel il vous plaist que ie vole,
Pour y voler souhaittez moy des ailes.

II.

Si ceste grace en vous seule imprimée
Louer pouuois autant qu'elle est louable,
Et si autant que vous estes aymable
Autant de moy vous pouviez estre aymee:
Bien peu seroit ceste Laure estimee
Aupres de vous trop plus qu'elle estimable,
Et du Toscan le feu vingt ans durable
Aupres du mien ne seroit que fumee:
Mais au premier nul ne pourroit attaire,
Et le second qui bien plus est à craindre,
Ne seroit rien qu'une esperance vaine.

Ce souhait donc qu'il vous plaist de me faire,
Trop plus qu'à moy, à la France doit plaire,
Pour le plaisir qu'elle auroit de ma peine.

III.

Ie ne voudrois de vous estre enflammé
 Me cognoissant de si peu de valeur,
 Mais ie vouldrois que cest' heureux malheur
 D'un plus scauant eust le cœur allumé.

Car sil estoit autant de vous aymé
Qu'en vous louant ce luy seroit d'honneur,
 La France auroit sa part en ce bonheur,
 Et vostre los seroit par tout semé.

Ie ferois voir tout ce que l'Amour peult
 Dessus noz cœurs, & le ciel quand il veult
 Former icy vne parfaicté Dame.

Mais pour louer telle perfection,
 Il y fauldroit pareille affection
Que cestie là qui le Petrarque enflamme.

III.

Si la beauté permettoit d'estre aymée
 En si hault lieu, d'un tel cœur que le mien,
 Sans me vanter, dire i'oserois bien,
Qu'oncques beauté ne fut plus estimée:
 Non que le vol de ma plume animée
 Soit pour tenter vn vol Icarien,
 Mais vous louant elle ne craindroit rien
 Si de faveur elle estoit emplumee.

Qui vouldroit donc vn te l'Phœnix louer,
 Il vous fauldroit pour vostre l'aduoer,
 Luy inspirant la force & le courage.

Ou bien fauldroit qu'il teint le mesme ranc
 De cest' esprit, honneur de vostre sang
 Qui fut nommé le Phœnix de son âge.

LES AMOYRS

V.

Lors qu'Apollon vient troubler sa prestresse
De son diuin et sainct affollement,
Son teinct, sa voix, il change horriblement
Et de mortel en elle rien ne laisse:
Mais aussi tost que ceste fureur cesse,
Son estomac enflé diuinement
Deuient rassis, et tout soudainement
Sa deité soubs silence elle presse.
Et nul ne peult de l'Amour bien chanter
Si quelque obiect ne se vient presenter.
Doc fil vous plait q' voz beautez ie vate
Affollez moy de ceste doulce erreur,
Et m' inspirant vne saincte fureur,
Ouurez ma bouche, à fin qu'elle vo^o châ-

V I.

(te.

Si des neuf sœurs i' auois l'art mieux appris,
Plus sobrement ie voudrois en escrire,
Pour ne donner occasion de dire,
Que mon sçauoir ie mets à trop haut pris.
Ie diray donc sans peur d'estre repris
De me vanter, qu'au mestier de la lyre
Ie ne suis pas le meilleur, ny le pire,
De ceux qu'on nōme entre les bōs esprits.
Mais si i' auois en l'art de Poësie
Pour argument vne beauté choisie,
Qui fust autant que la vostre louable:
Ie m'oserois promettre de chanter
Ie ne sçay quoy, qui pourroit contenter,
Si mon labeur luy estoit agreable.

VII.

Bien qu'imparfait, i'ay toutefois des yeux,
 Non pour iuger de vous parfaictement,
 Mais comme peult l'humain entendement
 Iuger à l'œil de la beauté des Cieux.

Bien qu'ignorant, ie n'aye receu des Dieux
 L'art & sçauoir d'escrire doctement,
 Si donnez vous suffisant argument
 De vous louer aux moins ingenieux.

Bien que mon sens transporter ne me laisse,
 Si ay-ie bien pourtant la hardiesse
 D'oser aymer vne beauté parfaicte.

Et qui voudroit telle amour me deffendre,
 Cela seroit contre vn Dieu entreprendre,
 Contre lequel Loy ne peult estre faicte.

VIII.

Combien qu'amour soit de telle nature
Qu'il n'a respect à la condition,
 Mais par l'obiect d'une perfection
 Où il luy plaist fait sentir sa poincture:
 Combien qu'il prenne en noz cœurs nourriture
 De vraye, pure & simple affection,
 Ne tenant rien de ceste fiction
Qu'on attribue à l'Amour en peincture:
 Combien encor' qu'il nous esleue aux cieux,
 Le mien pourtant n'est si audacieux,
Que d'aspirer où il ne peult attaire.
 Et quand si hault il me voudroit guider,
 D'un contre amour ie le voudrois brider,
 Si par amour, amour se peult contraindre.

IX.

Cinq & cinq ans sont ia coulez derriere,
 Que de l'amour argument ie n'ay pris,
 Et que du tout au cours de telz escripts
 Jusques icy i'ay fermé la barriere.
 Et reuoicy qu'en la mesme carriere,
 Sans y penser, ie me trouue surpris,
 Non moins ardent d'y gaigner quelque pris,
 Qu'en la fureur de ma course premiere.
 Il est bien vray quel l'âge & les ennuys
 Et les trauaux dont charge ie me suis,
 Ne tardoient lors mes deux plantes isnelles:
 Mais de bon cœur i'ay fait vn tel recueil,
 Que seulement la faueur d'un bon œil
 A mes talons adiousteroit des ailes.

X.

Vous avez bien cest' angelique face,
 Ce front serein, & ces celestes yeulx,
 Que Laure auoit, & si avez bien mieux
 Portant le nom d'une plus noble race.
 Mais ie n'ay pas ceste diuine grace,
 Ces haults discours, ces traicts ingenieux,
 Qu'auoit Petrarque, & moins audacieux
 Mon vol aussi tire vne aile plus basse.
 Pourquoy de moy auous donc souhaitte,
 D'estre sacree à l'immortalité,
 Si vostre nom d'un seul Petrarque est digne?
 Je ne scay pas d'ou vient ce desir là,
 Fors qu'il vous plaist nous monstrar par cela,
 Que d'un Corbeau vous pouuez faire vn Cygne.

X I.

Que d'Apollon vous aymiez les doulceurs,
Et ceux ausquels nom de fçauans on donne,
Il ne fault point que cela nous estonne,
Vous le tenez de voz predeceſſeurs.

Lesquels combien qu'ils fussent poſſeſſeurs;
D'un grand estat, n'ont tant fuiuy Bellonne,
Que ſur l'armet ils n'ayent mis la couronne
Qui ceint le front des neuf fçauantes ſœurs.
Et vous ſuyuant le trac de voz Ayeux,
Ne desdaignez les ſons melodieux
Que nous apprend cete troupe fçauante.
De là vous vient ce genereux deſir,
D'auoir voulu vn Poète choiſir,
Qui vous peult faire à tout iamais viuante.

X II.

Si vn ſouhait qui m'a touché l'oreille
A peu ſi bien mon eſprit enchanter,
Qu'il a contrainct ma bouche de chanter
D'un ſi doux mot la douceur nompareille:
Combien ce Dieu qui noz eſprits refueille,
Faisant plus hault mes deſirs attenter,
Feroit auſſi plus haultement chanter
Ce qui de ſoy annonce ſa merueille?
Je n'eufſe creu qu'une telle douceur
Eust peu tirer ſi doucement vn cœur,
Qui ſi long temps n'a bougé d'une place.
Mais or' ie croy ce qu'on diēt d'Arion,
Mais or' ie croy ce qu'on diēt d'Amphion,
Et ce qu'on diēt du grand Prestre de Thrace.

LES AMOVR S

XIII.

Comme souuent des prochaines fougeres
Le feu s'attache aux buissons, & souuent
Jusques aux bledz, par la fureur du vent,
Pousse le cours de ces flammes legeres:
Et comme encor' ces flammes passageres
Par tout le bois traillent, en se suyuant,
Le feu qu'au pied d'un chesne au parauant
Auoyent laisse les peu cautes bergeres:
Ainsi l'amour d'un tel commencement
Prend bien souuent vn grand accroissement.
Il vault donc mieulx ma plume icy contraindre,
Que d'imiter vn homme sans raison,
Qui se iouant de sa propre maison,
Y met vn feu qui ne se peult esteindre.

XIV.

Voyez Amants, comment ce petit Dieu
Traicte noz cueurs. Sur la fleur de mon âge
Amour tout seul regnoit en mon courage,
Et n'y auoit la raison point de lieu.
Puis quand cest âge, augmentant peu à peu,
Vint sur ce poinct, ou l'homme est le plus sage,
D'autant qu'en moy croissoit sens & usage,
D'autant aussi decroissoit ce doux feu.
Ores mes ans tendans sur la vieillesse,
(Voyez comment la raison nous delaisse)
Plus que iamais ie sens ce feu d'Amour.
L'ombre au matin nous voyons ainsi croistre,
Sur le midy plus petite apparoistre,
Puis s'augmenter deuers la fin du iour.

X V.

Pour tant d'ennuys que i'ay soufferts, Madame,
 Pour vostre amour depuis cinq ou six ans,
 Pour tant de pleurs & de soupirs cuisans,
 Que i'ay tirez du plus profond de l'ame,
 Je demandois ce baiser, qui sans blasme,
 Sans ialousie, ou peur des mesdisans,
 (Faueur commune entre les Courtisans)
 Se peult donner de toute honneste Dame.
 Mais vous m'auez, soit par vostre rigueur,
 Soit par pitié, ayant peult estre peur,
 Qu'en vous baisant mon ame fust rauie,
 Nié ce bien. Helas, si c'est pitié,
 N'en vsez point enuers mon amitié,
 Car telle mort me plaist mieux que la vie.

X VI.

Bien que le Dieu des autres messager,
 Avec l'esprit dont il vous fit largeſſe,
 Ait mis en vous soubs ce front de Deesse,
 Je ne ſçay quoy d'inconstant & leger:
 Bien que foiez comme ce paſſager
 Oyſeaſſans pieds, qui volette ſans cefſe,
 Si par la pluye ou par la neige eſpeſſe
 Il n'eſt contrainct à terre ſe ranger:
 Je prieray tant le Dieu, qui vous a faicté
 En tout le reſte excellente & parfaicté,
 Qu'il oſtera ceste imperfection:
 Et verſeray de pleurs vn tel orage,
 Qu'il contraindra vostre amour trop volage,
 De ſ'arreſter ſur mon affection.

Y L E S A M O V R S

XVII.

Le Ciel ne pouuoit mieulx nous monstrer son sçauoir,
Qu'en vous formant, Madame, & si sage et si belle,
Et qu'en vous departant de grace naturelle
Autant qu'une Deesse en pourroit mesme auoir.
Mais si vous faisant telle, au Monde il a fait voir,
En vn subiect mortel sa puissance immortelle,
Vous reserrant ainsi en prison si cruelle,
Il a fait son enuie esgalle à son pouuoir.
Las, qu'est-ce que i'ay dict? ce n'est pas par enuie,
Que vostre liberté le Ciel vous a rauie,
Plustost pour nostre bien il vous cache à noz yeux.
Car qui verroit de pres vostre celeste face,
Feroit son Paradis en ceste terre basse,
Et ne voudroit iamais l'aller chercher aux Cieux.

XVIII.

Ne vous estonnez point que d'un si beau visage,
On soit ainsi soigneux. L'homme auaricieux
Garde avecque tel soing son thresor precieux,
Son thresor qu'il possede, & n'en a point l'usage.
Consolez vous plustost, & de vostre dommage,
Tirez quelque proufit, cognoissant que les Dieux
Comme un rare thresor vous cachant à noz yeux,
De voz rares vertus nous donnent tesmoignage.
S'il n'est permis au corps iouir de sa clarté,
Le Cœur qui avec soy porte sa liberté,
Doit comme vertueux maintenir sa franchise.
Et quisçait si l'amour, sachant que le plaisir,
Qui plus est deffendu, donne plus de desir,
Pour captiuer autruy en prison vous a mise?

XIX.

Non, ie ne croy qu'Amour se soit vengé de vous,
 Pource que de rigueur vous soyez trop armee,
 Les dieux ne vous ont point si parfaictement formee
 Pour armer de rigueur vn visage si doux.

Mais ie croy que l'Amour vous cache ainsi de nous,
 Pource qu'une beauté si digne d'estre aymee
 Auecques trop de soing ne peult estre enfermee,
 Et que de vous, Madame, il est mesme ialoux.

Il est ialoux de vous, ou vous veut faire entendre
 Cela qu'en liberté vous n'eussiez sceu comprendre,
 Combien est ennuyeuse une captiuité.

A fin qu'esgallement et belle et pitoyable,
 Vous traictiez doucement vn captif miserable,
Qui a par voz beaux yeux perdu sa liberté.

XX.

Je ne souhaitte point me pouuoir transformer,
 Comme feit Iupiter en pluye iaunissante,
 Pour escouler en vous d'une trace glissante
 Cest ardeur qui me faict en cendres consommer.

L'or peult vn huis de fer (ce dit on defferner)
 Et sa force est trop plus que la foudre puissante:
 Sa force donte tout: mais elle est languissante
 Contre vn cœur qui pour l'or n'est appris à aymer.

Je souhaitte plustost pour voir ce beau visage
 Où le ciel a posé son plus parfaict ouurage,
 L'anneau qui feit en Roy transformer vn Berger.

Car ie ne voudrois pas, vous ayant favorable,
 Changer ma pauureté en vn sceptre honorable,
 Non pas mesmes au Ciel ma fortune changer.

LES AMOVR S

XXI.

Palle est la Mort: de palleur est depeincte
Ceste beauté, qui sur toute autre excelle,
Tout meurt par mort: tout meurt pour l'amour d'el-
Où moins qu'en mort n'est l'esperance esteinte. (le,
Froide est la mort: elle est de neige ceincte,
Et comme neige est touſiours pure & belle:
Comme la mort elle est sourde & cruelle,
Et de pitié, non plus qu'elle, est atteincte.
On peinct la mort sans yeux: mais ceste-cy
Est cler voyante, & plus cruelle aussi,
Paissant ses yeux de voir nostre martyre:
Et si ne va le penser effroyant,
Comme la mort, mais fait qu'en la voyant,
Tout gentil cœur si douce mort desire.

XXII.

Emerueillé, deſormais ie veux croire
Ce que lon dit d'Orphee, & d'Amphion:
Et ce qu'on dit du Dauphin d'Arion,
N'eſt plus fable, mais histoire:
Puis que le luth deſſoubs ta main d'yuoire
Caufe en noz cœurs pareille affection,
Ayant attaint à la perfection
Du plus bel art des filles de Mémoire.
Rien que douceur ne resonne ta voix,
Rien que diuin ne fredonnent tes doigts,
Et rien qu'honneur ton visage ne porte:
Dans tes yeux luit le brandon de Cypris,
De ton amour l'Amour mesme est espris,
Et qui te voit, voit La hayne en toy morte.

XXIII.

Ces deux beaux yeux dont mon cuer iouïſſoit,
 Pourquoy de moy ſelongne leur lumiere?
Qui m'a priué de la clarté premiere
Du beau soleil, ou mon œil le drefſoit?
Où eſt-ce front qui mon deuil appaifoit,
Ce front ſerain? c'eſte honnête maniere
Qui retenoit mon ame prisonniere,
Et d'un doux feu ſaintement l'embrasoit?
O chastes yeux! ô soleil, dont mon ame,
D'amour, de grace, & de vertu ſ'enflamme!
Ô front diuin! ô gestes pleins d'honneur!
Quand vous voyray-ie? helas, & quand ſera ce,
Que d'approcher, d'appaifer ma douleur,
Et d'ardre encor, vous me ferez la grace?

XXIIII.

Bien que ie ſemble à ceux qui ſont ſoubs terre
 N'ayant aucun ſentiment ny pouuoir,
 Ne laiſſez pas ſ'il vous plaift de me voir,
 Vous voyriez bien vne image de pierre.
 Si c'eſt humeur qui l'oreille me ferre
 Ne me permet autre bien receuoir,
 L'œil qui fera d'autant plus fon deuoir,
 Vous respondra, ſi vous daignez l'enquerre.
 Il vous dira qu'amour avec ſon traict,
 M'a ſi auant engraué le protraict
 De vor beautez, chef-d'œuvre de Nature,
Qu'un diamant autre taille prendroit
Plus volontiers, que mon cœur ne voudroit
Se transformer en vne autre figure.

XXV.

Comme lon dict que la felicité

*De ces esprits qui au Ciel ont leur place,
Gist seulement à voir de Dieu la face,
Et se mirer en son éternité:*

*Ainsi l'Amant, qui la diuinité
De son obiect tant seulement embrasse,
Comme esleué de ceste terre basse,
Ne pense plus en autre déité.*

*C'est ce qui fait que mon ame rauie,
De contempler à conceu telle enuie,
Ceste beauté seul miroir de mes yeux:*

*Ceste beauté, dont la saincte merueille,
sans le plaisir qu'on reçoit par l'oreille,
Me peut dōner tous les plaisirs des dieux.*

XXVI.

Quand ie pouuois (ce qu'ores ie ne puis)

*Gouster le miel de ce tant doux langage,
Vous me cachez ce celeste visage,
Et ces beaux yeux, dont esclauie ie suis.*

*Et maintenant que mes tristes ennuys,
Me font plus sourd, qu'un essourdé riuage,
Vous souhaitez voir vne froide image
Errant au fond des éternelles nuictz.*

O quel malheur, ô quelle estrange peine!

*Le puis bien voir, comme en peincture vaine,
Ce qui ne sert, qu'à me faire mourir.*

*Le puis toucher ceste main blanche & tendre,
Voir ces beaux yeux: mais ie ne puis entendre,
Ce doulx parler, qui me peult secourir.*

XXVII.

I'ay de vous voir beaucoup plus grād' enuie,

Qu'un prisonnier de voir sa libertē,

Ny qu'un aveugle a de voir la clarté,

Ny qu'un mourant de se reuoir en vie.

Amour le veut, mon desir m'y conuie,

Mais quelque dieu, ou quelque astre irité,

M'a, sans auoir ce malheur merité,

De vous ouïr la puissance rauie.

Je puis bien voir ceste grande beauté,

Mais ie ne puis, ô quelle cruauté!

Ouïr la voix d'une si belle Dame.

Helas Amour le plus puissant des Dieux,

Rends moy l'ouÿe, et m'aveugle les yeux,

Car ie la voy assez des yeux de l'ame.

XXVIII.

Vous masseurez de me pouuoir guerir,

Du mal qui rend mon oreille eßourdie,

O plaisir mal! ô douce maladie,

Si tel remede il me faut requerir!

I'aymerois mieux de ceste main mourir,

De ceste main qui m'al'ame rauie,

Que receuoir de toute autre la vie,

Si autre main me pouuoit secourir.

Faictes moy doncq' ceste voix escouter,

Dont la douceur i'aymerois mieux gouster,

Que d'Orpheus la harpe chanteresse.

Ous'il vous plaist me rendre plus heureux,

Guerissez moy de ce mal doucereux,

Que cause l'œil d'une belle Maistresse.

LES AMOVR S

XXIX.

Ie n'ay le cœur estreinct de telle glace,
Combien que sourd vous me voyez ainsi
Qu'un marbre froid, qu'un rocher endurcy,
Lequel iamais n'a bougé de sa place.
Et toutefois le sainct harpeur de Thrace,
Par les accords de son luth adoucy,
Iadis aux bois, & aux rochers aussi,
Comme lon dict, feit bien suyure sa trace.
Ne doutez donc, que ie ne vous entende,
Bien que ma voix responce ne vous rende,
Pour n'ysurper sur mes yeulx ce devoir.
De vostre voix les doulceurs nompareilles,
A mon esprit donneront des oreilles,
Pour voz propos sainctement concevoir.

TREZE SONNETS
DE L'HONNESTE
AMOVR.

Comme

I.

Comme en l'obiect d'vne vaine peincture
 Je repaissoy plus l'esprit, que le cœur,
 A contempler du celeste vainqueur
 La non encor' bien comprise nature,
 Je proiettoy sous feincte couverture
 Les premiers traict's de sa doulce rigueur,
 Mieux figurant le mort de sa vigueur,
 Qu'imaginant le vif de sa poincture.
Quand les saincts vœus de mon humble vouloir
 Ne feurent mis du tout en nonchaloir
 Au Paradis du Dieu de ma victoire.
Ou de sa main ce diuin guerdonneur
 M'a consacré prestre de son H O N N E V R,
 Pour y chanter les hymnes de sa gloire.

II.

Ce ne sont pas ces beaux cheueux dorez,
 Ny ce beau front, qui l'honneur mesme bonnore,
 Ce ne sont pas les deux archets encor'
 De ces beaux yeux de cent yeux adorez:
 Ce ne sont pas les deux brins colorez
 De ce coral, ces léures que i'adore,
 Ce n'est ce teinct emprunté de l'Aurore,
 Ny autre obiect des cœurs enamourez:
 Ce ne sont pas ny ces lis, ny ces roses,
 Ny ces deux rancs de perles si bien closes,
 C'est cest esprit, rare present des cieux,
 Dont la beauté de cent graces pourueü
 Perce mon ame, & mon cœur, & mes yeux,
 Par les rayons de sa poignante veue.

SONNETS DE

III.

Te ne me plaing de mes yeux trop expers,
Ny de mon cœur trop leger à les croire,
Puis qu'en seruant à si haute victoire
Ma liberté si franchement ie pers.

Amour, qui voit tous mes secrets ouuers,
Me fait penser au grand heur de ma gloire,
Lors que ie peins au tableau de Memoire
Vostre beauté le seul beau de mes vers.
Mais si ce beau vn fol desir m'apporte,
Vostre vertu plus que la beauté forte,
Le coupe au pié, eſt veult qu'un plus grand bien
Prenne en mon cœur vne accroiffance pleine:
Ou autrement, que ie n'attende rien
De mon amour, fors l'amour de la peine.

III.

Vne froydeur secrètement bruslante
Brusle mon corps, mon esprit, ma raison,
Comme la poix anime le tison
Par vn ardeur lentement violente.
Mon cœur tiré d'une force allechante
Dessous le ioug d'une franche prison,
Boit à longs traictz l'aigre-doulce poison,
Qui tous mes sens heureusement enchanté.
Le premier feu de mon moindre plaisir
Fait halleter mon alteré desir:
Puis de noz cœurs la celeste Androgynie
Plus sainctement vous oblige ma foy:
Car i'ayme tant cela que i'imagine,
Que ie ne puis aymer ce que ie voy.

V.

Ce Paradis, qui souffre le bâsme
 D'une angelique & sainte grauité,
 M'ouvre le ris, mais bien la Deûte,
 Ou mon esprit diuinement se pâsme.

Ces deux Soleils, deux flambeaux de mon âme,
 Pour me rejoindre à la Diuinité,
 Perçent l'obscur de mon humanité
 Par les rayons de leur iumelle flâme.

O cent fois donq, & cent fois bienheureux
 L'heureux aspect de mon Astre amoureux!
 Puis que le ciel voulut à ma naissance
 Du plus diuin de mes affections
 Par l'allambic de vos perfections
 Tirer d'Amour vne cinquiesme essence.

VI.

Quand ie suis pres de la flamme diuine,
 Ou le flambeau d'Amour est allumé,
 Mon saint desir saintement emplumé
 Iusqu'au tiers ciel d'un prim-uol m'achemine.

Mes sens rauiz d'une doulce rapine
 • Laissent leur corps de grand ayse pâsme,
 Comme le saint des douze mieux aymé,
 Qui repôsa sur la sainte poitrine.

Ainsi l'esprit dedaignant nostre iour
 Court,fuit,& vole en son propre seiour
 Iusques à tant,que sa diuine dextre

Hausse la bride au fol astre desir
 Du seruiteur, qui pres de son plaisir
 Sent quelque fois l'absence de son maistre.

S O N N E T S D E

V I I.

Le Dieu bandé a desbandé mes yeux,
Pour contempler celle beauté cachee
Qui ne se peut, tant soit bien recerchee,
Représenter en vn cœur vicieux.

De son autre arc doucement furieux
La poincte d'or iustement descochée,
Au seul endroit de mon cœur s'est fichee,
Qui rend l'esprit du corps victorieux.

Le seul desir des beautez immortelles
Guinde mon vol sur ses diuines ailes
Au plus parfaict de la perfection.

Car le flambeau, qui sainctement enflamme
Le sainct brasier de mon affection,
Ne darde en bas les saincts traicts de sa flamme.

V I I I.

Non autrement, que la Prestresse folle,
En-grommelant d'une effroyable horreur,
Secouë en vain l'indontable fureur
Du Cynthien, qui brusquement l'affole:

Mon estomac gros de ce Dieu qui vole,
Espouanté d'une aveugle terrcur
Se fait rebelle à la diuine erreur,
Qui brouille ainsi mon sens, et ma parole.

Mais c'est en vain: car le Dieu, qui m'estraint,
De plus en plus m'aiguillonne, et contraint
De le chanter, quoy que mon cœur en gronde.

Chantez le donq, chantez mieux que deuant,
O vous mes vers, qui volez par le monde,
Comme fucillars esparpillez du vent.

IX.

L'auangle Enfant, le premier né des Dieux,
 D'vn e fureur sainctement eslancee
 Au vieil Chaos de ma ieune pensee
 Darda les traict's de ses tout-voyans yeux:
 A lors mes sens d'un discord gracieux:
 Furent liez en rondeur ballancee,
 Et leur beaute d'ordre egal dispensee
 Conceut l'esprit de la flamme des cieux,
 De voz vertus les lampes immortelles
 Firent briller leurs viues estincelles
 Par le voulte de ce front tant serain:
 Et ces deux yeux d'une fuyte suyuie
 Entre les mains du Moteur souuerain
 Firent mouoir la sphere de ma vie.

X.

I'ay entassé moy mesme tout le bois,
 Pour allumer celle flamme immortelle,
 Par qui mon ame avecques plus haute aile
 Se guinde au ciel, d'vn egal contre-pois.
 Ia mon esprit, ia mon cœur, ia ma vois,
 Ia mon amour conçoit forme nouuelle
 D'vn e beaute plus parfaictement belle,
 Que le fin or espuré par sept fois.
 Rien de mortel ma langue plus ne sonne:
 Ia peu à peu moy mesme i'abandonne,
 Par ceste ardeur, qui me fait sembler tel,
 Que se monstroit l'indonté fils d'Alcméne,
 Qui dedaignant nostre figure humaine,
 Brusla son corps, pour se rendre immortel.

A V S O N N E T S D E Q U I

X I.

Pour affecter des Dieux le plus grand heur,

Et pour auoir, ô sacrilege audace !

Sous le mortel d'vne immortelle grace

Idolâtré vne saincte grandeur :

Pour auoir pris de la celeste ardeur

Ce qui de moy toute autre flamme chasse,

Ie sens mon corps tout herissé de glace

Contre le roc d'vne chaste froideur.

L'aveugle oyseau, dont la perçante flâme

S'affile aux rays du soleil de mon âme,

Aguise l'ongle, & le bec rauissant

Sur les desirs, dont ma poëtrine est pleine,

Rongeant mon cœur, qui meurt en renaissant,

Pour viure au bien, & mourir à la peine.

X II.

La docte main, dont Minerue eust appris,

Main, dont l'yuoire en cinq perles s'allonge,

C'est, ô mon cœur, la lime qui te ronge,

Et le rabot, qui polit mes escrits.

Les chastes yeux, qui chastement m'ont pris

Soit que ie veille, ou bien soit que ie songe,

Ardent la nuit de mon œil, qui se plonge

Au centre, où tend le rond de mes esprits.

L'esprit diuin, & la diuine grace

De ce parler, qui du harpeur de Thrace

Eust les ennuis doucement enchantez,

Vous ont donné la voix inusitée,

Dont, ô mes vers, sainctement vous chantez

Le tout-diuin de vostre Pasithée.

XIII.

Puis que la main de la sage nature
 Basfit ce corps, des graces le seiour,
 Pour embellir le beau de nostre iour
 Du plus parfaict de son architecture:
 Puis que le ciel trassà la protraiture
 De cest esprit, qui au ciel fait retour,
 Abandonnant du monde le grand tour
 Pour se reioindre à sa viue peinture:
 Puis que le Dieu de mes affections
 Y engraua tant de perfections,
 Pour figurer en ceste carte peinte
 L'astre bening de ma fatalité,
 I'append ce vœu à l'immortalité.
 Deuant les pieds de vostre image saincte.

SONNET AV ROY.

PVIS qu'Alexandre, & ce grand Empereur,
 Dont vos vertus ont merité la gloire,
 Daignerent bien des filles de memoire
 Fauoriser la tant douce fureur:
 Puis que de Mars l'audace & la terreur
 Ne suffiroient à vous rendre notoire,
 Si les beaux vers n'arrachoient la victoire
 Du plus profond de l'eternelle horreur,
 Puis que le ciel d'un pere vous fit naistre
 Qui, par les arts, de la mort s'est fait maistre,
 Je ne crains point qu'apres Cesar donté
 Vostre faueur dedaigne de s'estendre
 Sur ce qui peult à iamais faire entendre
 Que vous l'aurez quelquefois surmonté.

RECEVAIL DE
A MONSEIGN. LE CONNESTABLE.
Sans vn Thesee on n'a point veu Alcide

Donter tousiours des vieux monstres l'effort,
Ny sans Typhis, vn Iason faire abbord
Sur les dangers de la terre Colchide.

On n'a point veu du Courrier Atlantide

Le grand Ayeul, sur son dos large & fort
Porter le ciel, sans le commun support
Du bon Thebain, des monstres homicide.

Et ce grand Roy, nostre Hercule Gaulois,

L'hydre Espaignol n'a donté tant de fois,
Il n'a donté le gardien encore

De la Toyson, & son graue soucy

Ne porte point, sans vn Mommorency,
Le pesant fais du sceptre, qui l'honneure.

A Monseigneur le Cardinal de Lorraine.

Nature en vous prodigement feconde,

Vous a donné tout son plus, & son mieux:
Soit cest honneur qui luit dedans vos yeux,
Soit ceste langue heureusement faconde.

Vostre vertu qui n'a point de seconde,

Et vostre esprit qui voisine les cieux,
Vous ont donné le lieu prochain des Dieux,
Et la faueur du plus grand Roy du monde.

Vous avez seul tout ce qu'on peut auoir

D'honneur, de bien, de grace, & de scauoir,
Que voulez vous esperer d'auantage?

Le iugement de la posterité,

Qui assignant au ciel vostre partage,
Vous donnera ce qu'avez merité.

A mes Seig. de Vandomme & de Guyse.

A la vertu iusqu'aux Astres notoire

Du Vandomois, & du prince Lorrain,

Plus dur qu'en fer, qu'en cuyure, ou qu'en airain,

L'append ce vœu sur l'autel de Memoire.

Pour auoir l'un, d'une prompte victoire

Remis Hedin sous la Françoise main,

Pour s'estre l'autre, en despit du Germain,

Acquis à Mets vne eternelle gloire.

Le cœur sacré du Parnasse François

Pour honnorer le Prince Vandomois,

Luy met au chef la fameuse couronne:

Et au Lorrain, pour montrer combien vault

Le cœur d'un Prince au danger d'un assault,

Du mesme honneur le chef il enuironne.

A mes Dames de Vandomme & de Guyse.

Du plus grand heur, dont le ciel soit auare,

Du plus grand bien que nature ait donné,

Le ciel, nature, & les Dieux ont orné

Celle qui est l'ornement de Nauarre.

Des plus beaux dons, du sçauoir le plus rare,

Qui soit encor' en nostre siecle né,

Ce siecle voit richement couronné

Celle, qui est le thresor de Ferrare.

Ie te saluë ô fleur du Nauarrois,

Ie te saluë ô fleur du Ferrarois,

Puis que voz fruits, qui ia nous apparoissent,

Fauorisiez des hommes, & des Dieux,

Croissant pour nous, demonstrent à noz yeux,

Qu'à nostre bien, & vostre honneur, ils croissent.

R E C V E I L D E

Au Seigneur de l'Hospital.

Lors que ie ly eſt rely mile fois

Tes vers tracez sur la Romaine grace,

Ie pense ouir non la voix d'un Horace,

Mais d'un Platon les tant nombreuses loix:

Ette voyant au siege de noz Rois

Ie pense voir à contempler ta face,

La saincte main, qui sainctement compasse

De Critolas le iuste contrepoix.

Auſſi t'ayant la ſœur de nōſtre Maiftre

Recogneu tel que le ciel t'a fait naifſtre,

Seul t'a choifi ſur mil' eſt mil' eſprits,

Chef de ſes loix. Toy (dy-ie) qui merites

Autant d'honneur entre les mieux appris,

Comme elle eſt perle entre les Marguerites.

Du Parlement de Paris.

Rome la grand' eſt les doctes Athenes

Ne viuent tant par leurs Temples dorez,

Par leurs Palais de marbre elabourez,

Ny par l'orgueil de leur Pointes hautaines:

Partant d'honneurs, partant de Capitaines

Ne font encor' ces peuples decorez

Si hautement, que les ont honnorez

Leurs Cicerons, eſt leurs grands Demosthenes.

Et ce Paris, qui fuyt diuinement

L'antique honneur de ce double ornement,

De ſa grandeur n'eſt point ſi fiere encore,

Comme de ceux, dont ſon Palais Royal

Bruit l'eloquence eſt tout ce qui honnore

Vn Orateur diſertement loyal.

De Monsieur du Lyon Cons. en Parlement.

Ny la beauté qui perdit Ilion,

Ny l'Orient, ny les banquetz de Perse,

Ny tout l'hōneur, que l'abondance versé,

Ny l'or de Creze ou de Pigmalion,

Ny la faveur, ny plus d'un milion

D'autres engins, dont le droitē on renuerse,

Pourroient donner vne seule trauerse

A la vertu de ce braue Lyon.

Doncques Lyon des Animaux le prince,

Lyon, le chef d'une belle Prouince,

Recognoissez ce Lyon nōmpareil,

Et toy qui es au Ciel cinquiesme signe

Quitte la place au Lyon le plus digne

D'estre esleué au sentier du Soleil.

A Monsieur Chartier Iurisc. Parisien.

Qui voudra voir, non d'un Tribunian,

Diuersément les piēces ramassées,

Moins au profit publicque compassees,

Qu'au bien priué de son Iustinian:

Mais d'un Seruie, ou d'un grand Vlpian,

Les sainctes loix sainctement dispensees,

Les vienne voir en leur ordre agencees

En ce Chartier nostre Papinian.

Qui vouldra voir non d'un Caton la grace,

Mais la vertu soubs plus benigne face,

La vienne lire escripte sur son front.

O sainct vieillard, que nostre siecle adore,

Te vienne voir, qui vouldra voir encore

Sceuole assis dedans son demi rond.

RECVEIL DE

A Monsieur Tyraqueau Cons.en Parlement.
Pallas, Lucine, & les trois Destinees,

Par leur sçauoir, par leurs mains, par leurs sorts,
Voulant combler de leurs plus beaux thresors
Ton nom, ta race, & tes forces bien nees:
D'esprit, de sang, d'humeurs bien ordonnees,
Feirent en toy trois merueilleux accords,
Ornant ta plume, & ta femme, & ton corps,
D'oeuures, d'enfants, & de longues annees.

Heureux vieillard, heureux, si tu l'entens,
Riche d'escripts, de famille, & de temps,
Contente toy: car le ciel, qui t'honore
De cent vertus pour ton siecle estonner,
T'a mieux donne, que ne sçauroit donner
Pallas, Lucine, & les trois sœurs encore.

Au Seigneur de Ranconnet.

D'un grand Budé les vns diront la gloire,
D'un grand Baïf les autres chanteront,
Ceulx-cy Danays, & ceulx-la vanteront
D'un Castellan la louange notoire.

Mais quant à moy, tant que les paz de Loyre
De mes chansons leur course borneront,
Tousiours leurs flots à leurs bords sonneront
D'un Ranconnet la fameuse memoire.

Ils sonneront, que le graue Romain,
Le Grec subtil, & le docte Germain,
Le grand Arabe, & le diuin Caldee,
Ne furent onc de chose studieux
Que cestui-cy n'ait apprise des Dieux,
Pour estre en luy diuinement gardee.

Au Seig. de Brynon M. des Req. de l'host.

Tant que les mains animeront le cuyure

Et les couleurs le vif rapporteront,

Tant que les sons l'oreille enchanteront,

Tant que les vers la vertu feront viure,

Tousiours Brynon pour subiect voudront suyure,

Et ses faueurs iusq' au ciel pousseront,

Les Artizants qui les premiers seront

En marbre, en table, aux chansons, et au liure.

Tant qu'on voyra l'abondance, et bonheur,

La bonne grace, et l'amour en honneur,

Tant que les Loix au Palais seront viues,

Tousiours Paris son Brynon vantera,

Seine tousiours de Brynon chantera,

Rien que Brynon ne sonneront ses riues.

Au Seig. Aubery L. Ciuil au Chast.

Gelle qui est des quatre l'excellence,

Et qui s'enthrosne au plus beau lieu des cieux,

De son bandeau t'a sillé les deux yeulx,

Et à ta main a donné sa ballance.

Le Dieu Courrier pour mettre en euidence

De ton esprit les thresfors precieux,

A mis en toy son miel delicieux,

Iunon sa grace, et Pallas sa prudence,

Docte Aubery, qui dénoüiant l'erreur,

Dont la Discorde, et Mars, et la fureur

Enuelopoient deux voisines prouinces.

Diuinement forças le fier Angloys

De se tenir soubs les paisibles Loix

Qui ont vny les cœurs de deux grands princes.

R E C V E I L D E

A Monsieur Du-Val E. de Sees.

Puis que le Feu, l'Air, & la Terre, & l'Onde,
Liez ensemble en accords discordans
Par cest esprit infus par le dedans,
Esprit moteur du grand Corps de ce Monde:
Puis que du Ciel la haultesse profonde
Et la rondeur de ses globes ardens,
Leurs saincts rayons diuinement dardans
Au large sein de la Terre feconde:

Puis que Nature, & l'oeuvre de ses mains
De toutes parts racontent aux humains
Du grand Ouvrier les œuures nompareilles:
Docte Du-Val, combien est ton Esprit
Emerueillable, ayant si bien descript
Le sainct Discours de si sainctes merueilles?

A Monsieur de Morel Ambr.

Ta Penelope, ô l'Ambrunoise gloire,
Et ta famille, où vivent de Platon
Les saincts Discours, & les meurs de Caton,
Sacrent ton loz au Temple de memoire.

Ce grand Paulin, dont la vertu notable
Dessus les champs que sillonne Triton,
De l'Ocean au sejour de Thiton.
Porte l'honneur de plus d'une victoire.

Et ce Diuin Michel de l'Hospital,
En qui les Dieux par vn secret fatal
Diuinement ont mis comme en reserue
Le double honneur des Muses, & des Loix,
Ces deux Morel, tesmoignent aux François,
Combien te plaist l'une, & l'autre Minerue.

A P. de Ronsard.

Si quelquefois de Petrarque & d'Horace
 I'ay contrefaict les sons melodieux,
 O sainct Troppeau! ô mignonnes des Dieux!
 Ceste faueur me vient de vostre grace,
 Mais ce grand bien vn plus grand bien efface,
 M'ayant acquis vn Amy que les cieux
 Guydent si hault au sentier des plus vieux,
 Que son fçauoir le vostre mesme passe.

Doncques Ronsard vn vulgaire lien
 N'enchaîne pas ton cœur avec le mien,
 Des graces fut telle amour commencee.

Amour vrayment ouurage de Pallas,
 Et du Herault, facond Neuen d'Athlas,
 Qui tient mon ame à la tienne enlaçee.

A P. Paschal Tholos.

Douce Paschal, honneur de la Garonne,
 Qui retrâçant d'une diuine main
 Les plus beaux traicts du mieux disant Romain
 T'es mis au chef la plus douce couronne.

Ainsi le pris qui ton front enuironne,
 Ne craigne point, ny le sort inhumain,
 Ny de la mort le paresseux germain,
 Ny le vieillard qui nostre âge esperonne.

Donne Paschal, le loisir à tes yeulx
 De contempler, non l'Enfer odieux,
 Qu'apres Maron ton Du-Bellay te chante,
 Mais ce Palais, dont la commune erreur
 M'abisme au fond d'une eternelle horreur,
 Si quelquefois la Muse ne l'enchante.

R E C V E I L D E

A Est. Iodelle.

De quel torrent vint ta fuyte haultaine ?

De quel ruisseau ton pie leger courant ?

De quel rocher ton sourgeon murmurant ?

O graue ! ô doulce ! ô copieuse veine !

Soit que ton flot, ton onde, ta fontaine,

Tempeste, glisse, ou sourde : le torrent

Le ruisselet, la source non mourant,

Es sourde, arrouse, & abbreuee la plaine.

Tant que bruyra d'un cours impetueux,

Tant que fuyra d'un pas non fluctueux,

Tant que sourdra d'une veine immortelle

Le vers Tragic, le Comic, le Harpeur,

Rauisse, coule, & viue le labeur

Du graue, doulx, & copieux Iodelle.

A I. A. de Baïf.

Du grand Baïf, qui la France decore,

L'esprit iadis comble de tout le mieulx,

Qui en leur thresor ayent reserué les Dieux,

Entoy Baïf, est retourné encore.

Ton vers François, que le François adore,

Suit de Ronsard le vol audacieux,

Et ton vers Grec l'or le plus precieux

De ton Dorat, qui son siecle redore.

Mais si vn iour par l'esprit de ta voix

Tu donnes l'ame au theatre François,

Iusques icy tousiours demeuré vuyde,

Assure toy, que ie t'ay mal gousté,

Où tu seras du François escouté,

Comme du Grec fut iadis Euripide.

Au

Au Conte d'Alcinois.

De trois fureurs la doulce poincte éueille
 La saincte erreur des plus diuins esprits,
 Le docte vers, le pinçau bien appris,
 Et des accords la doulceur nompareille.
 Chacun des trois, d'une egale merueille
 se fait sentir. l'esprit sent les escripts,
 Par le tableau le regard est surpris,
 Et par la voix est surprise l'oreille.
 Par ces deux la tu raus iusq'aux cieulx
 O Denisot, les espris & les yeulx,
 Mais si le tiers, que Musique lon nomme,
 Egal aux deux encores tu auois,
 Tu rauirois non l'oreille de l'homme,
 Mais les Lyons, les pierres & les boy's.

A M. le Sçeu Lyonnois.

Gentil esprit, ornement de la France,
 Qui d'Apollon sainctement inspiré
 T'es le premier du peuple retiré
 Loing du chemin tracé par l'ignorance,
 Sçeu diuin, dont l'heureuse naissance
 N'a moins encor son Rosne decoré
 Que du Thuscan le fleuve est honnoré
 Du Tronc qui prent à son bord ucroissance,
 Reçoy le vœu, qu'un deuot Angeuin
 Enamouré de ton esprit diuin,
 Laissant la France, à ta grandeur dedie,
 Ainsi tousiours le Rosne impetueux,
 Ainsi la Sône au sein non fluctueux,
 Sonne tousiours & sçeu, & sa Delie.

A P. de Thyard, & G. des Autelz.

Diuin Thyard, qui dedaignant la Terre,

Par l'aiguillon d'une diuine erreur,

Iusques au ciel as poussé la fureur

de ton esprit, qui diuinement erre,

Et toy encor' dont le Laurier enserre

Le ieune front, ayant ia ce bonheur

De consacrer d'une saincte l'honneur

Sur telz Autelz encourtinez de l'hierre.

Si comme vous doucement enchanté

A vostre gré i ay quelquefois chanté

Et mes ardeurs, & l'honneur de l'Oline,

Priez pour moy l'oyseau Cylenien,

Guyder mes pas, iusqu'à tant que i'arriue

Dessus le bord du Tybre Ausonien.

A André Theuet Angoulmoisin.

Si la premiere nef, que vid la plaine humide,

De nef fut transformee en astre flamboyant,

Pour auoir voyagé d'un chemin ondoyant,

Qui va du Thessalique au riage Colchide:

Combien doit nostre France à cest autre Æsonide,

Qui comme l'Ocean la terre costoyant,

Qui comme le Soleil le monde tournoyant,

A veu tout ce qu'enceint ce grand espace vuydes?

C'est Theuet qui sans plus des rocs Cyaneans,

N'a borné son voyage, ou des champs Medeans:

Mais a veu nostre monde, & l'autre mōde encore:

Dont il a rapporté, non, comme fit Iason

Des riages du Phase, vne blonde toison,

Mais tout ce qui se voit sur les champs de l'Aurore.



LES TRAGIQUES
REGRETS DE CHAR-
LES V. EMPEREVR.

TERRE, de moy iadis plus con-
uoitée,
Que de celuy dont l'ardeur in-
dointee
S'estimoit peu de louange ac-
querir,

De ne pouuoir qu'un monde conquerir;
Dedans ton sein reçoy la morte cendre
Du mesme feu qui brusloit Alexandre.

Iay accompli le terme de mes iours
Tel que fortune en ordonna le cours:
Iay mis le ioug sur le col mal traictable
De l'Allemand autresfois indontable.

L'Italien par moy s'est veu ranger
Dessous les loix d'un Seigneur estranger,
Et le François, dont la vertu notoire
Seule empescha le cours de ma victoire,
Sentit combien luy fut pernicieux
D'estre voisin d'un Prince ambicieux.

Thunis aussi et sa Goulette forte

R E G R E T S

Courba le cheffoubs l'oiseau que ie porte,
Qui eut volé encores plus auant,
Si combatu de la fureur du vent
Au port d'Arger ie n'eusse à peu de suyte,
Esté contrainct me sauuer à la fuyte
Ayant rompu et deffaict à demy
Du nom Chrestien le plus grād ennemy.
Heureux vainqueur et plus heureux encores
Si de H E N R Y la fortune qui ores
Se voit par tout heureusement naissant
N'eust rencontré la mienne finissant.
L'heur de H E N R Y à mon bon heur contraire,
Et son pouoir qui pour le mien deffaire
Se veult par tout en croissant aduancer,
Garde mon cours de plus oultre passer.
Ie pensois bien renger soubs ma couronne
Tout ce grand rond que la Mer enuironne,
Tant m'aeugloit l'ambitieux erreur,
Mais la vertu a donté la fureur.
Ainsi le roch au fier torrent s'oppose,
Ainsi la flamme enrage d'estre enclose,
Ainsi encor' le cheual furieux
Remasche en vain le mors victorieux.
Fauldra il doncq' que honteux ie recule
Ayant franchy les coulonnes d'Hercule?
Verray-ie doncq', quelque grand que ie sois,
Dessoubs les pieds de ce ieune François,
Qui ia se fait de mes despouilles riche,
Fouller l'honner de Bourgongne et d'Autriche?
Au moins si i'eusse auant ma mort tant d'heur
Que de laisser marque de ma grandeur,

Ou que celuy pour qui tant ie souffre,
Peult soustenir le fais de mon Empire,
Quelque malheur qui trouble mes ans vieux
Si penseroy-ie, ô grand' faueur des Dieux!
De mon fils mesme auoir repris naissance,
Voyant en luy renaistre ma puissance.
Les Aigles font pour les cognoistre à l'œil
A leurs petits regarder le soleil:
Mais ie ne puis faire que mon fils dresse
D'un œil constant sa teste à ma haultesse.
Qui rendra doncq' ses estats assurez
De tant & tant de peuples coniurez?
De ce costé le François redemande
Tous les vieux droictz où ma force commande:
De cestuy la demande le Germain
Sa liberté captiue soubs ma main.
Ia de Hongrie est l'Aigle dechassée,
Du Turc voisin l'Autriche est menassée,
Du Portugais certain ie ne suis pas,
Le Maure aussi n'attent que mon trespass.
Que diray plus ? l'Europe conspiree
N'attend plus rien que ma mort desiree:
Et que sçait on si mon frere l'attend
Pour s'emparer du droict ou il pretend?
Les plus petits esleueront leurs testes,
Et les plus grans pilleront mes conquestes,
Et sera lors mon Empire transmis
Entre les mains de mes grans ennemis.
Tous les oiseaux qui font à l'Aigle hommage
Viendront alors reprendre leur plumage:
Naples, Milan, ailes de mon bon heur,

REGRETS

Retourneront à leur premier Seigneur.
Et dira lon voyant telle merueille
Qu'ainsi iadis en print à la Corneille,
Ainsi iadis du monarque Grejois
La mort fit naistre vn grand nombre de Rois,
Ainsi encor' par course successive
Rome deuint de ses subiects captiue.

O vain penser, ô cœur ambicieux
Aueugle au mal qui te creuoit les yeux!
Oncques ne sceut ton audace importune
Garder moyen en sa bonne fortune.
Tu ne sceus oncq' iustement mesurer
Ce qui pouuoit ta grandeur asseurer.
Pren doncq' en gré la peine meritee,
Dont te punist la Fortune irritee.

„ Qui longuement du bon heur soustenu
„ Finablement est plus hault paruenu
„ Qu'onques n'auoit conceu son esperance,
„ Doit sa fortune auoir en reuerence.

Que dois-ie doncq' de la mienne penser
Puis que son cours ne peult plus s'aduancer?

Il fault, il fault que par quelque victoire
Vn plus heureux triumphe de ma gloire:
Ainsi iadis l'Aphrican indonté

Par Scipion se trouua surmonté:

Ainsi encor' se vid du grand Pompee
Sur ses vieux ans la Fortune trompee.

Qu'attens-ie plus, que de Cesar conquis
Aux estrangers le bon heur soit acquis?
Ou que l'honneur de ma triple couronne
Le ieune chef d'un François enuironne?

Mourons plus tost faisant place au malheur,
 Et par la mort finissant la douleur,
 Si la fureur, si l'orgueil, si l'envie,
 Ont iusqu'icy tant tourmenté ma vie,
 Soyons au moins à ceste heure, plus doulx
 Et d'une mort faisons plaisir à tous.

C'est le seul deu, cest le seul benefice
Que nous ferons pour le commun seruice:
 Le seul bien dy-ie entre tant de forfaictz
 Dont nous portons à cest' heure le fais.

Mais quoy? n'auray-ie au moins ceste allegence
 D'accompaigner ma mort d'une vengence?
 S'en ira doncq' le Roy victorieux,
 De ma grandeur superbe & glorieux?
 Meuze & le Rhin verront ils sur leurs riaes
 Du grand Cesar les despouilles captiues?
 Sus sus soldats que lon s'en voise armer,
Que lon me chasse & par Terre & par Mer
 Cest ennemy: marche toute Allemaigne
 Encontre lui, marche encore l'Espaigne.

Mais il vault mieux par la paix assurer
 Ce qui me doit & me peult demourer.
 Loing loing la paix: vne trop grand' furie
 Dedans mon ame exerce seigneurie.

” Le Ciel ne peult endurer deux soleilz,
 ” La Terre moins deux grans Princes pareilz.
 Et quel danger me pourroit à cest' heure
 Rendre craintif, puis qu'il fault que ie meure?
 Je mourray doncq', mais soubs les Enfers bas
 Sans se venger mon ame n'ira pas.

En quelque part que HENRY se presente

REGRETS

Ie seray là : et d'une torche ardente,
Ou d'un serpent plein d'effroyable horreur
Le poursuiuray, ainsi qu'une Fureur.
Achilles fit par funebre seruice
A son amy de Troyens sacrifice:
Et moy deuant que l'horrible Charon
Me face voir l'autre port d'Acheron,
Ie veux, à fin d'y passer plus à l'aise,
Que des François mes cendres on appaïse.
La Therouenne et Hedin fouldroyez
En ont la-bas mille et mille enuoyez.
Mais pour venger l'iniure d'un Empire
Si peu de sang pourroit il bien suffire?
Le vieil desdain, la hayneuse rancœur
Que si long temps ie céle dans mon cœur
S'appaisera, pourueu que toute Espaigne
Dedans vn lac de sang François se baigne.
D'Espaigne doncq' sorte quelque vengeur
Qui soit par fer et par feu saccageur
De ceste gent. tousiours l'une Prouince
Soit contre l'autre, et Prince contre Prince,
Flotz contre flotz, les ports contre les ports,
Murs contre murs, les forts, contre les forts,
Camp contre camp, alarmes contre alarmes,
Et tousiours soient les deux peuples en armes.
Que dy-ie? ou suis-ie? et de quelle fureur
Suis-ie trouble? ô chetif Empereur
Nagueres chef de la grand' Germanie,
C'est maintenant que la mort te manie:
La Mort helas heureuse m'eut esté
Durant le cours de ma felicité,

De mes hauts faits la grand' clarté premiere
 Des vieux Cesars eust esteint la lumiere:
 Je fusse exempt de peine & de soucy,
 Et mes vieux ans ne m'eussent veu ainsi
 Par ce François tant heureux à la guerre,
 Perdre mon sang, mon honneur, & ma Terre.
 Dieux immortels qui tenez en vos mains
 Tout le bon heur & malheur des humains:
 Soleil qui vois tous les labours des hommes,
 Des monts Pyreins dont gouuerneur nous sommes:
 Astres luyuant sur les natiuitez
 Et vous d'enfer les basses deitez,
 Voyez la fin de ma grandeur esteincte,
 Et de vos pleurs accompagnez ma plaincte.

F I N.

C O M P L A I N T E S V R L A
M O R T D V D V C H O-
r a c e F a r n a i z e .

DITES Romains, ie vous prie,
 Qui est ce corps, que lon suit?
 Que veult ce peuple qui crie?
 Pourquoy fait on si grand bruit?
 Je voy la brunette face,
 Les cheueux crespes ie voy,
 Helas, c'est le ieune Horace,
 C'est le gendre de mon Roy.
 O saincte, & heureuse cendre,
 Quelle dure cruauté

C O M P L A I N T E

A faict au cercueil descendre
Si grand' ieunesse, et beauté?
Telle est la fleur outragee
Ou du soc audacieux,
Ou du chaud, ou trop chargee
De l'eau, qui tumbe des cieux.
Tel fut le visage blesme
De celuy, qui de ses pleurs
Enamoure de soy mesme,
Accreut le nombre des fleurs:
Et la beauté tant vantee,
Qui du foudroyant sangler
Sentit la fiere dentee,
Luy pouuoit bien ressembler.
O ciel trop auare, et chiche
Du bien, que tu as presté!
O terre iniustement riche
De nostre grand' pauureté!
Las, que n'ay ie vne fontaine
De larmes dedans mes yeux?
Que n'est ma poitrine pleine
De sangloz iniurieux?
Montaigne vague, et deserte,
Où fut n'a gueres basty
Le mur, cause de la perte,
Dont tout ce dueil est forty.
Iamais de pluye, et rosée,
Iamais de laict et de miel
Ne soit ton herbe arrosee,
Mais bien de l'ire du ciel,
Horace, qui pourton Prince,

Le plus grand de ton soucy,
Parens, amis, & Prouince
Auois delaissez icy,
Las, ton espouse dolente,
La fille d'un si grand Roy,
Par vne mort violente
Bien tost est veufue de toy.
Et ta Mere qui endure
Tat de mal sur ses ans vieux,
A qui par droict de nature
Tu deuois fermer les yeux,
A bien perdu l'esperance
De voir, auant que mourir,
Aupres du beau lis de France
Sa belle race fleurir.
Mais plus griefuemēt qu'Achille
Ne vangea son amy mort,
Des morts couste mile et mile
Ta mort, que ie plains si fort.
Plus cher, que du fils d'Euandre
La vie encor' ne cousta,
Se puise la tienne vendre
A celuy, qui te l'osta:
Et non-plus se vante d'elle,
Quiconques te fit mourir,
Qu'Aruns se vanta de celle,
Qui vint Turne secourir.
Ocruelle Destinee!
Et vous Astres trop nuysans,
D'auoir finy sa iournee
Deuant le soir de ses ans!

COMPLAINTE.

Ne scaiez vous, que nous sommes
Trop veritables tesmoings,
Que la ieunesse des hommes
Est l'âge, qui dure moins?
Plustost, que la fleche ailee
Ne s'en vole au descocher,
Nostre verdeur escoulee
Voit son Printemps desseicher.
Et qu'est-ce des ans, qui glissent?
Qu'est-ce des biens allechans?
Ils florissent, ils fanissent,
Ainsi que l'herbe des champs.
Failloit il donc que la foudre
D'un gros boulet meurtrissant
Vint ainsi reduire en poudre
L'arbre encors fleurissant?
Tout le bien que la Nature
Eut onques en son thresor,
Ceste ieune Creature
Le nous promettoit encor:
Mais quoy? le ciel, qui prend gloire
D'auoir nostre heur abbaissé,
Rien, que la triste memoire,
De luy ne nous a laissé.
Il nous a laissé les larmes,
Et le regret de celuy,
Qui loing de l'horreur des armes
Se mocque de nostre ennuy.
Tu as choisi pour ta place
Des Astres le plus beau lieu.
Adieu bien heureux Horace,

Adieu d'eternel Adieu.

Tu vis au ciel à ton aise:

Si ne peult on toutefois,

Que ton plaisir ne desplaise

A tout le peuple Français.

O sort ! ô Parque superbe!

O trop violente main,

D'auoir retranché en herbe

L'espoir du peuple Romain!

Tu as fauché l'esperance

De Rome, qui l'attendoit,

Et d'icy iusques en France

Vers luy ses bras estendoit.

Le Tybre, qui sur ses rives

Superbes de tous costez

Veit les despouilles captiues

De tant de peuples dontez,

Par la dextre Horacienne

Esperoit bien quelque iour

De sa fortune ancienne

Voir quelque braue retour:

Mais or' sa face troublée

Montre bien à la couleur

De son onde redoublée,

Combien il a de douleur.

Il va plus honteux & morne

Que ce fleue renommé,

Lequel se veit d'une corne

Par Hercule desarmé.

Horace, cœur employable,

Cœur impossible à donter,

C O M P L A I N T E

Si le sort impitoyable
Tu eusses peu surmonter,
Le plus braue de l'Espaigne
De toy ne se fust vanté,
Soit qu'a pié sur la campagne
Tu te fusses présenté,
Ou soit, que dessus la selle
Piquant le cheual aux flancs,
Ta masse eust à l'entour d'elle,
Fait mille visages blancs.
Ta vertu nous seroit ores,
Sans l'homicide canon,
Celuy, celuy mesme encores,
De qui tu portois le nom.
Celuy, de qui la poitrine
Soustint le Thuscan effort,
Puis passa l'onde Latine
De l'vn iusqu'à l'autre bord.
O trop aveugle pensee!
Tu peus bien te souuenir
De la fortune passée,
Mais non preuoir l'aduenir.
Le Ciel, d'vn iour peu durable
Voulut nostre âge borner,
Et le temps irreparable
Ne peult iamais retourner.
Mais auoir pour la victoire
Iusqu'à la mort combatu,
C'est le chemin de la gloire,
C'est l'œuvre de la vertu.
Ainsi la race d'Alcmene

S'est assise entre les Dieux,
 Ainsi des freres d'Heléne,
 Les Astres luysent aux cieux.
 C'est chose fort douce & belle,
 Que pour son Prince mourir,
 Puis que de la mort cruelle
 On n'est sauué pour courir.
 Combien que la crainte donne
 L'aile au talon fugitif,
 Pourtant la mort ne pardonne
 Au dos de l'homme craintif.
 N'est ce donq' plus grand' louage,
 Tumber sous vn braue effort,
 Puis que la vertu nous vange
 Des iniures de la mort?
 Heureux bienheureux Horace,
 Si mes vers ont merité,
 De renconter quelque grace
 Deuant la posterité,
 Si ma lire est estimée,
 Si ie chante rien de beau,
 Ta cendre, & ta renommee
 N'iront soubs mesme tumbeau.

D. V M E S M E E N C O R E S.

Si Troye eust deu par humaine proësse
 Contre les Grecs plus longuement durer,
 Contre les Grecs la pouuoit asseurer
 De son Hector la braue hardiesse.

C O M P L A I N T E

Si de Hedin la peu seure fortresse
Contre Cæsar eust deu rien esperer,
Contre Cæsar la pouuoit remparer
Du preux Romain la vertueuse addresse.
Mais les destins, & les dieux ennemis
Ayant au sac l'vn & l'autre soubmis,
Des deux aussi auoient la mort iuree,
Qui seuls pouuoient leurs rempars secourir.
Car vif Hector, Troye estoit assieree:
Horace mort, Hedin deuoit perir.

S V R L A M O R T D V S E I G.

Leon Stozzi Prieur de Capoua.

Ne pensez pas que dessous ce tombeau
Du grand LEON la grandeur soit enclose,
si petit lieu n'enclost si grande chose
Que la vertu, des thresors le plus beau.
Il est au ciel, ou dé-ia son flambeau
Tel, qu'aux plus beaux parangonner ie l'ose,
D'une lumiere heureusement d'esclose
Aux mariniers fait vn astre nouveau.
Iadis la mer il couurit de ses voiles,
Ores luy plaist, mis au ranc des estoiles,
Nous esclairer aux lieux plus dangereux.
Courage donc Françoises nef, courage,
Ne craignez plus la tempeste & l'orage,
Ayant pour guide vn astre tant heureux.

Sur

S V R L A M O R T D E L A
S E I G N. S Y L V I A
Mirandola.

Tu es donques enclose en ce petit Tombeau,
Et tout ce que le ciel en toy monstra de beau,
La vertu, le sçauoir, la ieunesse & la grace,
Et la merueille encor' du surnom de ta race,
Les pleurs de ton espoux, & de tes sœurs aussi,
N'ont sceu mouuoir la Mort, ny les Dieux à mercy.

Mais quiconques voudra egaler ta louange
Par ses vers, ô Sylwie, il faudra qu'il se change
En ce diuin Picus, honneur de tes Ayeux,
Le Phœnix de son temps, cogneu iusques aux cieux.
Duquel, comme Italie, & tout le monde encore
Les immortelz labeurs lit, apprend, & adore,
Ainsi nostre François studieux de ton Nom,
Enuoyna iusqu'au ciel le bruit de ton renom.

Et pour auoir iadis allaité ton enfance,
Superbe à tout iamais se vantera la France,
Ou soit qu'elle raconte avec l'honesteté
Ta grace également ioincte à la chasteté,
Soit la grandeur de cœur, la sagesse auant l'aage,
Et dans vn corps de femme vn virile courage.

EPITAPHE S.
EPITAPHE DU SEI-
GNEVR BONIVET.

La France & le Piemont, & les Cieux & les Arts,
Les Soldats & le Monde ont faict comme six parts
De ce grand Bonivet : car vne si grand' chose
Dedans vn seul tombeau ne pouuoit estre enclose.
La France en a le Corps, qu'elle auoit esleueé:
Le Piémont a le Cœur, qu'il auoit esprouué:
Les Cieux en ont l'Esprit, & les Arts la Memoire:
Les Soldats le Regret, & le Monde la Gloire.

EPITAPHE DE CLE-
MENT MAROT.

Si de celuy le tombeau veus scauoir,
Qui de Maro auoit plus que le nom,
Il te conuient tous les lieux aller voir
Ou France a mis le but de son renom.
Qu'en terre soit, ie te respond que non,
Au moins de luy c'est la moindre partie.
L'ame est au lieu, d'où elle estoit sortie,
Et de ses vers, qui ont donté la mort,
Les sœurs luy ont sepulture bastie
Jusques au ciel. ainsi, La mort n'y mord.

EPITAPHE DE MADAME
l'Abesse de Caen, Sœur de Monsieur
le Cardinal de Chastillon.

Mon frere m'a sacré ce marbre à la memoire,
Sachant qu'en vn seul Christ gisit toute nostre gloire:
Par là son dueil aussi ne veult estre entendu,
Sachant qu'au vray Chrestien tel dueil est deffendu.
Pourquoys m'a dōc sa main dessous ce marbre enclose?
Pource qu'il ne pouuoit me donner autre chose.

Ce n'est moy (chere sœur) ce n'est moy qui te dōne
Ce marbre elabouré, qui ton corps enuironne:
C'est la Religion, qui de sa propre main
T'a basti ce tombeau d'un œuvre plus qu'humain:
Non pour eterniser ta memoire en ce temple,
Mais à fin que ton nom soit vn public exemple.

Combien mon frere cher que j'aye estimé vaine,
Pendant que i'ay vescu, toute pompe mondaine,
Et que receuë au ciel i'ayé moins de soucy
De ce qu'on fait la bas pour ceux qui sont icy,
Si m'est ta pieté toutefois aggrefable,
Pource qu'en m'honorant tu te rends honnable.

Ie t'eusse bien dressé en marbre, ou en peinture,
En cuyure, ou en airain plus riche sepulture,
Et tu la meritois : mais ton éternité
N'a soucy, comme nous, de telle vanité:
Encores crains-ie bien, si le ciel ne dispense
Vn frere de pleurer, que mon pleur ne t'offense.

Ton pleur ne me desplaist, si tu pleures en sorte,
Que pour viue estre au ciel tu ne me penses morte:
Car si le pleur estoit aux bienheureux permis,

E P I T A P H E S.

Les morts deuroient pleurer leurs suruiuans amis.
si donc l'eternite est tousiours en presence,
Ne pleure point ma mort, mais pleure mon absence.

Si tu auoies befoing d'un plus riche tombeau,
I'eusse basti pour toy vn mausole nouueau:
Si les pleurs te plaisoient, de pleurs i'eusse lauee
Ceste pierre, ou lon voit ta memoire engrauee:
Mais le ciel est plus beau qu'un œuvre Carien,
Et pleurer ton trespass, seroit pleurer ton bien.

A V T R E E P I T A P H E.

Loïse fut mon nom, mon surnom de Mailly,
Qui deuant que la hault mon esprit feust sailly,
D'un oncle Connestable eus la faueur prospere,
D'un frere Cardinal, & d'un Amiral frere,
Vn frere Colonnell i'euz avecques ceux cy,
De Caen ie feus Abbesse & de ce lieu aussi,
si heureuse ie feus pour vn tel parentage,
Au Ciel (par vn seul Christ) ie le suis d'aduantage.

L E M E S M E E N L A T I N.

Cui patruus fuerat nuper Memoratius Anna,
Fratres, Castalius, sacri pars magna senatus,
Quique adeò leges vastis dat Gasparus vndis,
Et qui Franciscus pedites in prælia dicit:
Quæ Cadomi Antistes, cui dant & lilia nomen,
Sacra olim, nunc iuncta Deo, cui vixerat vni,
Mortua nūc tegitur, merita sibi laude superstes,
Fraternis manibus, Lodoïca hoc Mallia saxo.

Sur la mort du Seigneur d'Essé.

Horace feit rampart de sa poictrine
 Tant que le pont derriere feust froissé,
 Puis se voyant de l'ennemy pressé,
 Chargé de fer passa l'onde Latine:
 Deuant le mur que la poudreuse mine
 D'un fault horrible auoit ia renuersé,
 Le magnanime & vertueux d'Essé
 Soustint le choq de l'Espaigne mutine.
 L'un plus heureux, à force de nager,
 Voyant ses murs eschappez du danger,
 Vifse rendit entre ceux de sa part:
 L'autre poussé de plus braue entreprise,
 Dedaignant viure apres sa ville prise,
 Voulut mourir au pié de son rampart.

Sur la Mort du Seigneur de Dampierre.

D'aussi grand cœur, que le captif Romain
 Craignant trop plus voir sa foy pariuree
 Que le danger de sa mort asseuree,
 Retourna voir l'aduersaire inhumain,
 Dampierre à peine eschappé de la main
 De l'ennemy, sa vertu obstinee
 Insqu'à Hedin suyuant sa destinee
 Se vint encor' opposer au Germain.
 L'un prisá plus sa foy que sa Prouince,
 L'autre sa vie ayma moins que son Prince:
 L'un en mourant fut aux siens inutile,
 L'autre élisant plus profitable mort,
 Si le malheur n'eust esté le plus fort,
 Pouuoit sauuer à son Prince yne ville.

E P I T A P H E S.

Sur la mort du Seigneur de Piéne.

Qui veult au vif imaginer la face
Du gentil Piéne, alors que sa vertus
Dessus le bord du rampart abbatu
Vint faire teste à l'Espaignole audace,
Se represente encor', de quelle grace
Les Deciens iadis ont combatu,
Ou cestuy-la, qui d'armes reuestu
S'alla getter dans l'horrible creuace:
Lors il voyra, combien vn cœur vaillant
Iusqu'à la mort pour l'honneur bataillant
Fait peu de cas de resspandre sa vie:
Et si dira le Prince bien heureux,
Qui a peu voir en lieu si dangereux
Si brauement sa couronne seruie.

Sur la mort du Viconte de Brezé.

Estant iadis le Thebain Capitaine
Entre les siens iusqu'à la mort blessé,
De luy ne fut son boucler delaissé
Sans voir premier sa victoire certaine:
Du fort Brezé la vigoreuse halaine,
Bien que d'un plomb il eust le flanc perçé,
Sans voir premier l'ennemy renuersé,
Ne voulut onq' abandonner la plaine.
Cestuy la passe, et ia froid à demy,
Certain d'auoir donté son ennemy,
Joyeusement s'estend sur la Campagne:
Et cestui-cy, pour gaige de sa foy,
Iusques au camp rapporte avecques soy
Sa mort, sa gloire, et la honte d'Espaigne.

Du ieune mongé.

Le Delien fasché d'auoir perdu

Mongé, l'honneur de sa plus docte bande,

Qui suborné d'une vertu plus grande

S'estoit de Mars au seruice rendu,

L'ayant n'a guere au passage attendu,

Comme soudain la fureur luy commande,

Prend sa visee, & contre luy desbande

L'arc, qui en vain ne fut onques tendu.

Puis tout à coup appres auoir songé,

Combien la Mort, avecques vn Mongé,

Auoit encor d'excellences rauies,

Se repentit trop tard de son offense,

Et à Mongé promist en recompense

Pour une mort, mille immortelles vies.

Sur la mort de la ieunesse Françoise.

Que n'ay-ie encor la voix, qui plus hault tonné

Le bruit de ceux, qui d'un cœur indonté

Pour maintenir la Grecque liberté

Firent rougir les champs de Marathonne:

Tout ce grand rond, que la mer enuironne

Oyroit sonner par l'immortalité

La hardiesse, & la fidelité,

Qui ont seruyl la Françoise couronne.

Ieunesse heureuse, heureuse pour iamais,

Nous, noz enfans, noz nepueus desormais

Te nommerons l'honneur de ta Prouince,

Et si dirons que ton sang espendu

Ne pouuoit pas estre mieux despendu

Qu'en soustenant le droict d'un si bon Prince.

E X T R A I C T D V
P R I V I L E G E.

PAR Lettres patentes du Roy il est permis à
Federic Morel Imprimeur & Libraire en l'U-
niuersité de Paris , d'imprimer & vendre toutes
les Oeuures faictes & composees par Ioachim
Du-Bellay gentil-homme Angeuin : Auec inhi-
bitiōs & defenses à tous autres Imprimeurs , Li-
braires & marchands, de non imprimer, ny ven-
dre en ce royaume lesdictes Oeuures , de dix ans
apres l'impression nouvelle que ledict Morel en
aura faict: sur peine de confiscation des exéplai-
res qui se trouueroient, de tous ses despés , dom-
mages & interests, & d'amende arbitraire . En-
semble a ledict Seigneur voulu , que en inserant
le contenu de ses Lettres patētes , ou l'extrait d'i-
celles , à la fin ou au commencement des liures
qui s'imprimeront , elles soient tenues pour suf-
fisamment signifiées, & venues à la notice & co-
gnoissance de tous Libraires & Imprimeurs, tout
ainsi que si lesdictes Lettres leur auoient particu-
lierement & expresslement esté monstrees & si-
gnifiees: comme appert plus amplement par les-
dictes Lettres patentēs , donnees à Paris le der-
nier iour d'Apuril 1568.

Par le Roy, à vostre relation.

D E V A B R E S.

